

Sommaire

Fantastique

S. G. BROWNE : *Le jour où les zombies ont dévoré le Père Noël*
chroniqué par Philippe Paygnard 5

Fantastique

Fabien CLAVEL : *Homo Vampiris* chroniqué par Philippe Paygnard 5

Science-Fiction

Dominique DOUAY : *Car les temps changent* chroniqué par Pascal J. Thomas 6

Science-Fiction

Raphaël GRANIER DE CASSAGNAC : *Thinking Eternity*
chroniqué par Eric Vial 8

Science-Fiction & Fantastique

Eileen GUNN : *Stable Strategies and Others* chroniqué par Pascal J. Thomas 9

Science-Fiction, Fantasy...

Eileen GUNN : *Questionable Practices* chroniqué par Pascal J. Thomas 11

Science-Fiction

Johan HELIOT : *Involution* chroniqué par Noé Gaillard 12

Science-Fiction

Johan HELIOT : *Françatome* chroniqué par Eric Vial 13

Science-Fiction

Léo HENRY : *Le Casse du continuum — Cosmique fric-frac*
chroniqué par Philippe Paygnard 15

Science-Fiction

Loïc HENRY : *Loar* chroniqué par Philippe Paygnard 16

Essai

Gilbert HOTTOIS : *Généalogies philosophique, politique
et imaginaire de la technoscience* chroniqué par Eric Vial 17

Science-Fiction

Marc JOLIVET : *Mémoires d'un appui-tête* chroniqué par Noé Gaillard 21

Fantastique

Hélène LALY : *Si Einstein était une fille* chroniqué par Noé Gaillard 22

Fantastique

Sylvain LAMUR : *Le Sens de la vie* chroniqué par Philippe Paygnard 23

Science-Fiction

Ramez NAAM : *Nexus* chroniqué par Noé Gaillard 23

Science-Fiction

Olivier PAQUET : *Le Melkine & La Mort du Melkine*
chroniqués par Noé Gaillard 24

Science-Fiction			
Aurore PERRAULT : <i>Les Parias d'Engelar</i>	chroniqué par Noé Gaillard		25
Essai & Roman préhistorique			
Eric PINCAS : <i>Qui a tué Néandertal ? Enquête sur la disparition la plus fascinante de l'histoire de l'humanité</i>	chroniqué par Eric Vial		26
Science-Fiction			
Akif PIRINÇCI : <i>Félidés</i>	chroniqué par Eric Vial		27
Science-Fiction			
Frank M. ROBINSON : <i>Destination Ténèbres</i>	chroniqué par Noé Gaillard		28
Essai			
Jacques SAPIR, Franck STORA, Loïc MAHÉ (direction) : <i>1941-42 Et si la France avait continué la guerre...</i>	chroniqué par Eric Vial		29
Science-Fiction			
James SMYTHE : <i>Le Voyageur</i>	chroniqué par Eric Vial		31
Science-Fiction			
Marco TOSO BORELLA : <i>Venezia Impossibile</i>	chroniqué par Pascal J. Thomas		34
Science-Fiction			
Yana VAGNER : <i>Vongozero</i>	chroniqué par Philippe Paygnard		35
Science-Fiction/Policier			
Per WALHÖÖ : <i>Meurtre au 31^e étage</i>	chroniqué par Eric Vial		36
Science-Fiction			
John C. WRIGHT : <i>Null-A Continuum</i>	chroniqué par Pascal J. Thomas		37

KWS

ISSN : 1767-0551
dépôt légal à parution

Abonnements : 10 Euros pour 5 n°s

Chèques à l'ordre de
Pascal J. Thomas,
7 rue des Saules,
31400 Toulouse, France

pascal.thomas@math.univ-toulouse.fr

virements bancaires, PayPal:
nous consulter.

Les numéros 1 à 73 sont
consultables sur le Web :
<http://www.quarante-deux.org>
(rubrique KWS).

Editorial

Hold up sur le Hugo

Il y a bien des années que je ne prête plus l'attention qu'il faudrait à l'actualité de la SF. Mais j'ai des souvenirs précis de l'époque où je la suivais avec passion, et où j'étais incollable sur l'organisation du fandom américain, ses conventions, son Prix Hugo. Aujourd'hui les réseaux sociaux me remettent en contact par intermittence avec ce milieu, que j'apprécie toujours, et m'apporte de tristes nouvelles du prix en question.

Depuis trois ans, un groupe qui s'est baptisé « Sad Puppies » a entrepris de faire campagne pour influencer le prix, qu'ils voient comme exagérément littéraire, et terriblement politisé à gauche. Enfin, expliquons-nous : les œuvres récompensées ont le tort de ne plus être de la vraie SF, celle où quand il y avait un vaisseau spatial sur la couverture, il y en avait dans l'histoire, et de la bagarre, et les humains gagnaient contre les méchants extra-terrestres (parce que sinon on trompe le public en lui faisant ingérer de la littérature nombriliste et déprimante, n'est-ce pas). Et puis une sombre cabale, menée par ces fichus gauchistes de chez... Tor Books (oui), s'arrange pour que soient récompensés tout un paquet d'auteurs asiatiques, ou des femmes, voire des homosexuels et des Nègres, rendez-vous compte.

Cela ne pouvait plus durer, et donc les Sad Puppies, avec un succès limité, ont proposé sur leur site web à ceux qui sont d'accord avec eux d'élargir la base électorale du Prix Hugo en prenant des inscriptions par correspondance (*supporting membership*) aux conventions mondiales (*WorldCons*), ce qui pourrait être une louable intention ; et de voter pour une liste proposée par le groupe, ce qui a le potentiel de vicier gravement le prix : lors du premier tour,

les votants doivent proposer cinq œuvres (parmi des centaines) dans chaque catégorie, et leurs votes sont nécessairement très dispersés. Une cabale de quelques dizaines de personnes, qui envoient toutes les mêmes choix, suffit à prendre le contrôle du premier tour et à éliminer des œuvres qui auraient bénéficié d'un consensus beaucoup plus large.

« Sad Puppies » n'y était pas arrivé en 2013 et 2014, mais en 2015 ils ont été rejoints, et dépassés par les « Rabid Puppies », un groupe encore plus radical qui a repris et complété leur liste de recommandations, et à peu près trusté les listes de finalistes (*nominees*) du Prix Hugo 2015. Les « Rabid Puppies » se réduisent en fait à Vox Day, personnage ahurissant, dont les opinions sortent du champ du politique pour entrer dans celui de la psychiatrie. Il se trouve qu'il édite des anthologies de SF, et quelques romans (pour la plupart chez sa propre micro-maison d'édition, Castalia House, dont le siège est en Finlande !) Il est connu pour des prises de positions... tranchées, comme l'opinion selon laquelle les femmes américaines ont beaucoup perdu en obtenant le droit de voter et d'exercer des professions d'homme. C'est le genre de chrétien américain dont on se dit qu'il a raté une belle carrière dans les rangs de Daech. Vox Day a enrôlé dans sa croisade un certain nombre des internautes qui se sont regroupés l'été dernier derrière le mot-dièse *Gamergate* : disons pour faire court qu'il s'agit d'amateurs mâles qui n'apprécient pas quelques créatrices et chroniqueuses de jeux, opposées au point de vue *macho* qui domine dans cette industrie ; lesdits *gamers* considérant comme normal d'insulter publiquement ces femmes, et de révéler leurs coordonnées personnelles, les exposant à de très sérieuses menaces de violence.

Résultat des courses : vue l'ambiance délétère de campagne politisée qui plane sur le prix, un certain nombre des finalistes de cette année ont préféré se retirer (quand ils l'ont fait assez tôt, cela a permis à d'autres de prendre leur place,

quand ils l'ont fait trop tard, ils se contentent d'appeler les votants à ne pas les choisir). Parmi les finalistes qui ont choisi de rester, on trouve John C. Wright, représenté de façon étonnante par 5 œuvres : trois *novellas*, une nouvelle et un ouvrage de non-fiction. (Vox Day n'a pas beaucoup de copains, ou pas beaucoup d'imagination, ou le fait de ne recommander que des œuvres qu'il a lui-même publiées limite ses choix). Du coup, je suis allé consulter le blog de M. Wright, qui est assez édifiant. A tous les sens du terme, en fait. Wright a connu il y a quelques années une conversion radicale au catholicisme, semble être convaincu qu'il a bénéficié d'un miracle, mais n'a pas vraiment intégré l'amour du prochain dans son catéchisme personnel.

J'ignorais tout de cet aspect de la personnalité de John C. Wright quand j'ai lu (pendant l'été 2014) son pastiche de Van Vogt, chroniqué dans ces pages. L'œuvre n'est pas l'homme, et tout ça. Je dois quand même confesser... euh, je dois quand même avouer que j'aurai du mal à me replonger dans un autre livre de lui. Gene Wolfe est un catholique convaincu, mais c'est aussi quelqu'un de toujours courtois et raisonnable. Philip K. Dick avait connu une expérience mystique et se baladait une croix autour du cou (et pas seulement pour des raisons esthétiques), mais cela ne l'empêchait pas d'avoir des doutes, et beaucoup d'humour. Et leurs œuvres, quand elles touchent à la religion, en donnent des images suffisamment fantasmées et ambiguës pour être toujours intéressantes. John C. Wright, lui, pétri de certitudes étonnantes, semble ne plus vivre dans le même univers que la plupart d'entre nous, ce qui peut être gênant.

En ce qui concerne le Prix Hugo, beaucoup de gens raisonnables s'apprêtent à voter Pas de Prix, ou à placer Pas de Prix dans leurs choix devant toutes les œuvres recommandées par les *Puppies*, tristes ou enragés. Il est clair d'ores et déjà que les prix, s'ils sont attribués, n'auront pas cette année la

signification et le lustre qu'ils ont pu avoir (un auteur s'est déjà retiré de la cérémonie de présentation, et je parie que le maître de cérémonies de cette année, David Gerrold, qui n'est pas connu pour son goût pour le sexe opposé, fera le job sans grand plaisir s'il doit donner des fusées aux candidats des *Puppies*). Vox Day a déclaré que si ses favoris ne gagnaient pas cette année, il s'assurerait que « Pas de Prix » gagnerait pour toutes les années à venir – une menace sans doute creuse, car il est plus difficile de peser sur le deuxième tour que sur le premier ; mais qui assure que la polémique ne mourra pas, et que le mieux qu'on puisse espérer est que d'autres lobbies se créeront pour s'opposer aux Chiots Enragés, avec pour effet de politiser totalement le prix et de lui faire perdre son rôle de représentant du goût d'un certain public de connaisseurs passionnés.

Vous pouvez en apprendre plus sur l'affaire en cherchant un peu sur internet : quand je tape « hugo award » sur Google désormais, il me le complète par « controversy ». Je vous recommande la lecture du blog de George R. R. Martin, qui a consacré beaucoup de pages à la chose, et si vous voulez du détail technique, le webzine *File 770* (que j'ai connu ronéoté il y a trente ans). Mais – et c'est le seul aspect qu'on puisse considérer comme positif dans cette affaire – des media beaucoup plus tous-publics se sont penchés sur l'affaire, et vous trouverez des articles vous en expliquant les tenants et les aboutissants dans *Slate*, *io9*, *The New Republic* et même *The Guardian*. La SF a conquis les media !

En attendant, KWS vit caché, sous le radar, et heureux. Mais radar rime avec retard, et si ce numéro est si gros, c'est qu'il est lamentablement en retard, à cause des mauvais choix exercés par son rédacteur en chef, qui a trop privilégié sa vie professionnelle. Le travail est une drogue, demain j'arrête, promis.

—Pascal J. Thomas

*Fantastique***S.G. BROWNE*****Le jour où les zombies
ont dévoré le Père******Noël******(I Saw Zombies Eating******Santa Claus – A******Breathers Christmas******Carol)***Mirobole Éditions, « Horizons
Pourpres », septembre 2013,
587 p., 19 €

Retenu contre sa volonté, avec plusieurs de ses frères zombies, dans un centre de recherches, Andy Warner est devenu le sujet d'expérience préféré de Carter. Ce dernier tente de percer le mystère de cette vie après la mort qui anime les zombies et qui, une fois maîtrisée, pourrait permettre à l'humanité de tutoyer l'immortalité. Fort heureusement pour Andy, un activiste de la Société de protection des zombies lui permet de s'évader à la veille des fêtes de Noël. Après cette fuite totalement improvisée, c'est déguisé en Père Noël que notre zombie préféré va passer toute cette aventure. Cet accoutrement va lui permettre de faire la rencontre d'une petite fille qui croit encore au Père Noël et de réaliser le vœu le plus cher de la jeune demoiselle.

C'est avec grand plaisir que l'on retrouve Andy Warner, le triste héros de *Comment j'ai cuisiné mon père, ma mère... et retrouvé l'amour* (Mirobole Éditions, 2013) pour une nouvelle aventure une fois encore placée sous le signe de l'horreur et de l'humour. S.G. Browne ayant pris le temps de présenter en détail le monde d'Andy Warner dans le premier épisode de ses aventures, il peut se permettre d'entrer directement dans le

vif de l'action. Il n'oublie pas de ponctuer son récit de gags qui pourraient devenir très visuels en cas d'adaptation cinématographique, à commencer par ce zombie qui préfère rester nu, au grand dam du prude Andy, parce qu'il est allergique au coton. Il y ajoute également les ineffables réflexions d'Andy sur son état de mort-vivant et ses bons conseils aux apprentis-zombies. Ainsi, prenez note que l'âge avancé et l'entraînement physique régulier font durcir la viande de respirant ; il faut donc éviter les salles de sport et les maisons de retraite, si l'on veut déguster un bon repas zombie. Parmi les règles de savoir-vivre qu'Andy s'impose, il y a celle qui dit « tu ne mangeras pas les enfants ». Elle permet au Père Noël zombie qu'il est, et à l'inverse du monstre de Frankenstein, de rencontrer, sans trop de crainte, la petite Annie, une gamine qui lui rappelle tant sa propre fille. Et la fête ne saurait être complète si les jumeaux zombies, Zack et Luke, ne faisaient leur réapparition au meilleur moment pour participer au massacre final de ce conte de Noël *gore* et pourtant fort moral.

Le jour où les zombies ont dévoré le Père Noël fait définitivement partie de ces romans qui se laissent dévorer sans remords. Il est aussi de ceux qui laissent un petit arrière-goût de plaisir coupable puisque l'on ne peut s'empêcher d'apprécier les actions parfois violentes de ce zombie si sympathique qu'est Andy Warner.

—Philippe Paygnard

*Fantastique***Fabien CLAVEL*****Homo Vampiris***Les Éditions Mnémos, « Hélios »,
n° 4, avril 2014, 423 p., 10,90 €

Exilée à Londres pour terminer son cursus universitaire, Nina Kudelski

partage son temps entre ses cours et son travail de serveuse au pub de Romilly Street. Ce soir, elle a décidé d'assister à la conférence de cet homme d'exception qu'est Ashanti Kumasi, représentant de l'ONU. Elle voudrait bien rester jusqu'à la fin de son discours, mais la faim est la plus forte.

Conçue à l'origine comme une collection de poche permettant de retrouver les grands classiques des Éditions Mnémos, « Hélios » est devenue, depuis novembre 2013, une collection commune des Indés de l'Imaginaire (Mnémos, les Moutons électriques et ActuSF). C'est pourtant bel et bien la réédition d'un roman paru chez Mnémos, en 2009, qui nous intéresse ici.

Avec *Homo Vampiris*, Fabien Clavel joue pleinement la carte du mélange des genres. Il nous entraîne ainsi dans un futur proche qui connaît les conséquences tangibles du dérèglement climatique. À ce décor sombre et réaliste, il ajoute ces créatures purement fantastiques que sont les vampires, même s'il prend plaisir à les démythifier en s'exonérant des contraintes traditionnelles imposées par Bram Stoker dans son œuvre maîtresse, *Dracula* (1897). Ce roman fondateur retrouve d'ailleurs sa place fictionnelle dans ce monde où les vampires dominent, en sous-main, la société humaine depuis des siècles, ne craignent pas les rayons du soleil et dont l'élite est connue sous le nom de Bathory, comme la célèbre comtesse sanglante.

Même si *Homo Vampiris* débute, quelque part en Roumanie, avec un suceur de sang brut de décoffrage baptisé Zéro, c'est bien le personnage de Nina Kudelski qui attire et concentre l'attention du lecteur. En effet, c'est avec intérêt et curiosité que l'on suit la quête d'identité de cette « jeune » vampire. Car Nina n'a pas choisi d'être une suceuse de sang, elle n'est pas née vampire. Elle cherche donc à comprendre pourquoi elle peut entendre une souris éternuer dans la pièce voisine, comment elle peut tomber de trois étages et se relever indemne. Elle lutte contre

cette soif de sang qui l'étreint régulièrement et la pousse aux pires extrémités. C'est donc par son intermédiaire que l'on découvre que, depuis la nuit des temps, les vampires cohabitent avec les êtres humains et qu'ils veulent désormais devenir l'espèce dominante.

Fabien Clavel réussit, avec *Homo Vampiris*, la fusion de l'anticipation et du fantastique, offrant à lire un *thriller* préapocalyptique à base de vampires passionnant jusqu'à la dernière page.

—Philippe Paygnard

Science Fiction

Dominique DOUAY
***Car les temps
changent***

Les Moutons Electriques,
« Hélios », n° 6, avril 2014,
192 p., 7,90 €

La France des années 1960, ses fantasmes glorieux et la figure démesurée du Général De Gaulle semblent revenir sous la plume de nos auteurs de SF. Syndrome générationnel ? Roland Wagner, Johan Heliot et Dominique Douay n'appartiennent pas à la même génération. Pourtant le même motif se réapparaît de *Rêves de Gloire* à *Françatome*, en passant par ce *Car les temps changent*, retour inattendu autant que bienvenu de Dominique Douay à l'écriture.

Paris est une pyramide, couronnée par l'Arc de Triomphe, parcourue par les énormes collecteurs qui charrient la Seine (et une multitude de plus petits tuyaux), des escalators, des métros en montagnes russes, et des avenues pavées de bois qui passent en balcon au-dessus des rues des quartiers inférieurs. S'y agite une population foisonnante, qui vit, mange, aime et travaille (ou croit travailler), tous soumis à une règle capitale : entre le 31

décembre et le 1^{er} janvier de chaque année, chacun change de place dans la société, d'identité, de sexe et d'âge peut-être même, en perdant tout souvenir de sa vie antérieure. Histoire d'éviter que le citoyen moyen brûle la chandelle par les deux bouts en prévision de sa fin prochaine, une intense propagande l'incite à économiser à l'intention de la personne qui prendra sa place sociale l'année suivante.

Le roman accompagne une année — une vie — de Léo le Lion, qui se rend compte pendant la nuit de la Saint Sylvestre, avec une surprise mêlée de joie et d'horreur qu'il a gardé son propre nom et se souvient de sa vie d'avant. Enfin, lui, oui. Mais il se rend vite compte que pour tous, il est quelqu'un d'autre, et que ni son appartement ni son travail ne sont plus les siens. Il va devoir échapper à la nouvelle identité qu'on voudrait lui faire endosser et survivre en marge de la société. Heureusement que le Paris artificiel abrite aussi une communauté de clochards, qui permet de subsister hors des rôles acceptés. Il ne sera en danger que quand lui prendra l'idée de secouer les puces à cette société amnésique — chaque année est l'année 1963, mais personne ne s'en rend compte : ils ont oublié l'année dernière — et aveugle à elle-même — les miroirs, et les surfaces aquatiques réfléchissantes, sont bannis, ainsi que l'art du portrait.

Univers truqué, retour sur sa vie antérieure (via la répétition d'une même année), isolation radicale du protagoniste — comme *L'Impasse-temps*, roman de Douay des années 1980, récemment réédité chez Hélios —, découverte finale (et ambiguë) du marionnettiste : Douay reste fidèle à ses fondamentaux. Tout au plus notera-t-on une légère touche de *steampunk* dans le décor *low-tech* du Paris recomposé, et un clin d'œil nostalgique aux succès musicaux de l'année 1963¹, cités avec une précision documentée.

1. Le titre est un clin d'œil à la chanson de Dylan, bien entendu.

J'ai été gêné par le flou entretenu sur la mécanique du Changement : les esprits changent-ils de corps, ou les corps se déplacent-ils pendant la nuit pour trouver le nouveau domicile, les nouveaux vêtements mêmes, qui accompagnent leur nouveau rôle social ? Ou s'agit-il entièrement, un peu comme dans *Le Congrès de futurologie* de Stanislaw Lem, du changement du regard que chacun porte sur les choses et sur ses voisins ? De nombreux indices sont donnés dans ce sens, sans que l'interprétation soit décisivement imposée. L'inquiétude des possédants, tout comme la joie des clochards, à l'approche du Changement, ne m'a pas non plus parue logique : aucun souvenir ne survivant au nouvel an, rien ne permet la constitution d'une identité continue au-delà de l'année, et on ne voit pas comment on pourrait se projeter dans le sort d'un moi qui a entièrement effacé le moi précédent. Mettons ceci sur le compte de la naïveté humaine des personnages concernés, ou de leur manque de réflexion.

Les images abondent qui évoquent une société répressive et muselée par sa propre ignorance. J'ai évoqué l'art, et Léo le Lion croit un moment pouvoir ébranler les certitudes de ses concitoyens en violant les tabous artistiques, pour se rendre compte finalement qu'il est confiné au rôle d'une sorte de pornographe de l'esprit. De même, quand il tente de tester les limites physiques de son univers, en descendant jusqu'aux pieds de la pyramide ou en s'adressant aux « agences de voyages » qui ne vendent aucun billet, il se rend compte de l'indifférence totale de ses concitoyens au questionnement de leur réalité. L'infidélité conjugale, qui avait éclairé la fin de son année précédente, se démystifie tristement au prisme du regard du Léo expérimenté d'un an de plus.

Pas très gai, et la révélation finale n'arrangera rien, sans doute (je vous laisse libre de votre opinion là-dessus, une fois que vous aurez lu le livre). Mais peu importe, parce qu'on est emporté par une

écriture efficace et sans fioritures dans le flot d'un univers absurde et pittoresque autant qu'oppressant. Et qu'on se dit qu'on ne s'était pas aperçu à quel point Dominique Douay nous avait manqué, pendant toutes ces années. Hélios est la collection poche de éditions Mnémos et voici que s'y glissent les Moutons Electriques². Merci à eux tous de nous avoir offert ce texte, que vous allez tous courir acheter.

—Pascal J. Thomas

Science Fiction

**Raphaël GRANIER DE
CASSAGNAC**
Thinking Eternity

Editeur, « Mnémos », août 2014,
288 p., 19 €

Il y a toujours un inconvénient à lire une « *prequel* » sans avoir lu l'ouvrage précédent, c'est-à-dire suivant. Même si l'ordre chronologique du récit pourrait sembler tout simplement logique. Or je dois bien avouer qu'en ouvrant ce volume, j'ignorais tout de *Eternity incorporated* qui tout à la fois l'a précédé (chez l'éditeur) et le suit (dans la narration). Il se peut que cela aggrave l'impression d'une lente construction qui tout d'un coup s'emballé, un truc à dessiner comme une quasi-horizontale devenant assez brusquement verticale, comme se heurtant contre un mur, courbe dont j'aurais sans doute su donner l'équation il

2. Je me rends compte que j'ai écrit toute une critique sans (presque) râler comme un pou, violant ainsi l'implicite contrat avec mon lectorat. Mentionnons quand même dans ces petits caractères que, si les Moutons Electriques nous avaient habitués à de beaux livres avec une orthographe parfois hésitante, le texte ici est presque impeccable, mais la maquette surprenante : marges trop petites pour mes vieux yeux, et chapitres qui commencent parfois sur une nouvelle page (impaire), parfois en plein milieu d'une page quelconque, sans raison apparente. On espère que les autres volumes font mieux.

y a quelques décennies, au lycée, alors qu'il me faudrait désormais m'en remettre à notre vénéré rédacteur en chef. Ceci dit et contrairement à ce que l'on pourrait croire, ce n'est pas le plateau horizontal qui peut poser problème, car on ne s'y ennue pas, mais le brusque emballement final.

L'auteur maîtrise manifestement les ficelles du *thriller*. Trop peut-être. Les chapitres s'enchaînent, avec deux intrigues autour de deux personnages, frère et sœur, alternant jusqu'à ce que leur convergence devienne manifeste. On ne lésine pas sur les décors, la planète entière étant mise à contribution, ceci même si les descriptions, supposées faire fuir le lecteur, sont plus que réduites – celles de mondes virtuels étant légèrement plus détaillées, mais à peine. Après tout, cela laisse du champ à l'imagination. On ne lésine pas non plus sur les rebondissements dans le plus pur style du roman feuilleton biséculaire, avec en particulier des morts apparentes de personnages, vieille ficelle increvable si tant est qu'une ficelle puisse crever. Ni sur les grands moyens : attentats au gaz toxique dans tous les métros du monde, attaque de pirates en Mer Rouge, opérations commando, attaque aérienne, etc... et finalement épidémie dévastatrice et fin du monde à quelques survivants près, ce qui renvoie bien au volume précédent susmentionné. Ni sur la technologie, qui est au cœur du sujet. Ni sur l'évocation d'un futur juste assez précis pour être étrange, juste assez vague pour rester futur pour une durée indéterminée, grâce aux technologies annoncées, et aussi à une structure politique mondiale juxtaposant blocs fédéraux, derniers états-nations et compagnies territorialisées, dont manifestement google, et enfin à quelques mots supposés provoquer le dépaysement, comme « ptère » là où l'on attend « avion » et sans que la différence soit indiquée. Ni sur les personnages, du moins en nombre – pour la psychologie, c'est sans doute une autre histoire, même

si l'on peut comprendre que l'auteur ait reculé devant l'évocation détaillée et à la première personne des états d'âme de l'héroïne qui vient d'apprendre à peu près en même temps la mort de son mari et celle de son frère... le caractère très rythmé du récit permet de passer sur ce genre de chose sans trop de problème, en se laissant entraîner par la lecture, même si c'est propre à chiffonner quelque peu après coup.

Bon. La sœur soutient une thèse (dans des conditions effectivement futuristes) sur l'intelligence artificielle, et est ensuite accompagnée d'une IA, nommée Artémis puisqu'elle-même se prénomme Diane. Et elle est embauchée pour s'occuper d'autres IA très très perfectionnées dans un laboratoire très très très secret de la société philanthropique *Eternity*, vouée à assurer la survie de l'humanité en cas de catastrophe extrême. Le frère, lui, est l'un des rares rescapés des attentats, se voit, si j'ose dire, greffer des yeux électroniques, et finit par se retrouver en Afrique à prêcher les bases de la science, moyen de créer un mouvement bientôt mondial, rationaliste, appelé le *thinking*, lequel se met à dos toutes les religions, surtout dans leurs versions intégristes qui veulent franchement la peau du fondateur : le titre est ainsi justifié, même si le développement rapide du mouvement et peut-être sa simple existence peuvent laisser dubitatif. Les intelligences artificielles étant réputées ne pouvoir avoir de réelle personnalité, mais seulement faire semblant, celles d'*Eternity* en auront bien entendu une, et des noms de dieux antiques, plutôt égyptiens. Quoi d'autre ? ah oui, la fin (*spoiler* partiel désolé mais nul ne vous oblige à lire la suite) caresse dans le sens du poil une peur en franc développement, celle du vaccin plus nocif que la maladie qu'il prétend combattre, maladie éventuellement imaginaire, surtout quand il s'agit d'une variété de grippe aviaire. Et puis il est aussi question de l'éternité par duplication de la personnalité dans un programme perfectionné, quitte à ce que l'original soit

aussi détruit en réalité que lors d'une téléportation supervisée par M. Spock – mais cet aspect des choses est à peine suggéré par l'auteur et aucun des personnages concernés n'a semblé s'en soucier : certains semblent joyeusement volontaires pour mourir et pour qu'un paquet de codes se prenne pour eux....

Bref, les idées, originales ou pas, s'accumulent, la plausibilité n'est pas toujours tout à fait évidente (litote) et la psychologie relève du carton-pâte (allez faire autrement...), mais le tout est lancé à grande vitesse... donc on ne s'ennuie pas, on accepte volontiers de suspendre son incrédulité à un quelconque crochet électronique et virtuel. On marche, et on même envie de voir la suite, même si l'indication publicitaire selon laquelle elle se déroule plusieurs siècles plus tard n'est pas le meilleur argument après une fin relativement ouverte pour quelques personnages. Et si le résultat ne restera sans doute pas vraiment dans les annales, on peut tout de même surveiller du coin de l'œil un auteur qui a de l'ambition et du rythme, et auquel le reste sera peut-être donné de surcroît, si tant est qu'il n'ait pas déjà manifesté ce reste dans d'autres ouvrages antérieurs, auquel cas il ne lui restera qu'à tout faire converger, comme il a fait converger ses deux intrigues.

—Eric Vial

Science Fiction & Fantastique

Eileen GUNN
Stable Strategies
and others

Tachyon Publications, 2004,
 208 p., \$ 14.95

Les tachyons sont d'hypothétiques particules qui iraient plus vite que la lumière, et permettraient de remonter le temps. Permettez-moi donc un peu de plongée dans le passé, pour vous parler

des œuvres d'un auteur rare, à savourer délicatement.

Eileen Gunn a occupé de nombreux emplois, et souvent travaillé dans la publicité. Où on doit réfléchir longtemps à un slogan de quelques mots. Ecrivain de longue date, elle ne s'est jamais lancée dans la production industrielle de trilogies — ni n'a à ce jour terminé un roman. Les douze nouvelles qui composent ce recueil ont été publiées sur un intervalle d'une trentaine d'années, ou presque. En peu de pages, elles concentrent un étonnant potentiel de créativité et de surprises.

Le génie ne souffle pas en permanence, soit. Il y a dans le recueil une œuvre de jeunesse, comme « Contact », qui relève d'une SF de qualité, mais sans surprise ; une œuvre qu'on pourrait dire de commande, la recette de cuisine, étrange et ironique, parue dans le recueil *The Bakery Men Don't See* (vendu en soutien au James Tiptree Award) ; et une collaboration (avec Leslie What), « Nirvana High », qui sent trop l'air du temps, en l'occurrence celui du suicide de Kurt Cobain. Mais bon, Gunn est de Seattle (comme le dit Howard Waldrop dans sa post-face, non sans un doigt d'exagération, elle a « travaillé avec Bill Gates quand il était encore dans le garage »), elle a le droit.

Et elle sait parler férocement de la vie en entreprise. Si la nouvelle « Stable Strategies for Middle Management » a donné son titre au recueil (et été finaliste du Prix Hugo), c'est avec raison. Les cadres d'une compagnie non-nommée sont poussés par la direction à réviser leur patrimoine génétique régulièrement pour améliorer leur efficacité. Ce qui leur vaut d'intégrer de nombreux traits insectoïdes. Avec des résultats imprévisibles.

Tout aussi imprévisible est le reste du recueil. « Green Fire », écrit en collaboration avec Michael Swanwick, Andy Duncan et Pat Murphy, relève de l'Histoire secrète, avec ses incroyables aventures de Bob Heinlein et Isaac

Asimov, scientifiques au service de la Navy emportés avec Grace Hopper³ dans le tourbillon de la célèbre (et apocryphe) « Philadelphia Experiment ». Aussi drôle qu'étonnant, avec l'épice que permet l'uchronie — plonger des personnages historiques dans des circonstances qu'ils n'ont jamais connues. « Fellow Americans » est une franche uchronie, publiée à l'origine dans l'anthologie *Alternate Presidents* et mettant en scène Richard Nixon et Barry Goldwater : un minimum de connaissance de l'histoire politique récente des USA est requis pour en goûter tout le sel.

« What Are Friends For? », par contre, fait preuve d'un humour retors. « Spring Conditions » est un texte d'horreur, bref, et glaçant. Sans jeu de mots (lisez-le). « Coming to Terms » n'a presque pas d'élément fantastique, mais parlera à quiconque se prépare à mourir avec ses livres (et j'en connais un paquet parmi mes amis du fandom de SF). « The Sock Story » relève du merveilleux humoristique, raconté sur le mode du conte. Hey, moi non plus je ne supporte pas qu'on dépareille mes chaussettes... « Lichen and Rock », par contre, est un roman d'éducation compressé, dans laquelle le passage à l'âge adulte est aussi amer que chargé d'incompréhension — elle se déroule dans un monde à la Gene Wolfe, où la technologie ressemble totalement à de la magie.

Cette liste, sans doute indigeste, était destinée à vous convaincre de la remarquable diversité des textes du recueil. On peut imaginer de ne pas rentrer dedans, mais aucun risque de s'assoupir dans le confort d'une formule répétée. Je conclurai avec le texte qui m'a soumis au plus fort impact émotionnel, « Computer Friendly ». Il est paru vers 1990, c'est du *cyberpunk*, jusque-là rien de bien surprenant. Mais son protagoniste est une petite fille, avec des motivations d'enfant, qui court des risques dont l'enfance est normalement protégée (dans

3. Mathématicienne, pionnière de l'informatique et officier de marine.

nos sociétés). On a peur. On est pris aux tripes. Et on se demande comment le même auteur a pu écrire tout ça. En tout cas, tous ces auteurs cachés en Eileen Gunn, on les a pour le prix d'un avec ce livre.

—Pascal J. Thomas

Science Fiction, Fantasy...

Eileen GUNN
Questionable
Practices

Small Beer Press, 2014, 280 p.,
\$ 16.

S'il avait fallu attendre une vingtaine d'années pour avoir en mains le premier recueil d'Eileen Gunn, le deuxième ne nous arrive que dix ans plus tard : il y a du progrès ! L'auteur elle-même attribue l'augmentation de sa « productivité » à ses fréquentes collaborations avec Michael Swanwick, dont l'approche de l'écriture manifeste, certes, plus d'allant. On prendra toutefois cette déclaration d'influence avec un grain de sel, voire avec un éclat de rire en lisant le reflet ironique (et désopilant) renvoyé par les auteurs eux-mêmes sur leur relation de travail dans la nouvelle épistolaire « "Shed That Guilt! Double Your Productivity Overnight!" ». Si l'on regarde les choses à froid, on constate que les quatre textes du recueil co-signés avec Swanwick représentent environ un tiers de sa longueur, ni négligeable, ni majoritaire.

Plus encore qu'auparavant, les sources des textes du recueil sont diverses et inhabituelles. A côté de revues connues de tous comme *Asimov's Science Fiction* ou *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, on notera la montée en puissance du site web Tor.com ; mais aussi la revue *Foundation* (qui ne publie pas d'habitude de textes de fiction), des anthologies... et deux textes qui connaissent ici leur première parution (et sont parmi mes

préférés du recueil, soit dit en passant : je dois m'être éloigné des goûts dominants dans l'édition de SF et *fantasy*).

En parlant de goûts dominants... Tor.com est probablement un site de référence pour les genres qui nous intéressent aux USA. Et le *steampunk*, de lubie, s'est mué en niche (c'était une mode, c'est devenu un mode), sans doute aidé par ses riches possibilités graphiques, relayées par une armée de dessinateurs japonais. En provenance de Tor.com, on trouvera dans ce recueil les quatre courtes nouvelles du « Steampunk quartet » qui (sous-genre oblige) sont chacune faites à la manière d'un autre auteur... mais (esprit de contradiction oblige) il s'agit d'auteurs contemporains, et de leurs incursions dans ledit *steampunk*. De chez Tor.com aussi, mais plus long, plus ambitieux, le récit « Zeppelin City », co-signé avec Michael Swanwick, n'a pas réussi à me captiver. Tous les ingrédients y sont pourtant, les références à la culture populaire comme à la politique, les personnages historiques à peine déguisés, la préhistoire de la radio, et les combats aériens à faire tourner la tête. Mais pas la mienne.

Autre collaboration avec Swanwick, autre texte relativement long publié par Tor.com, « The Trains that Climb the Winter Tree » relève d'une toute autre atmosphère. On pourra dire que c'est du merveilleux (les jouets de notre quotidien se transforment en transport bien réel vers un autre monde), que c'est de la terreur (ne jamais faire confiance aux elfes), que c'est une version cauchemardesque du Magicien d'Oz... Quoiqu'il en soit, en grossissant les terreurs de l'enfance, le texte m'a donné un coup de poing émotionnel, et je le tiens pour un des plus prenants du recueil.

Dernière des collaborations avec Swanwick ici présentées, « The Armies of Elfland » relève aussi de ce courant de la *fantasy* où le Petit Peuple est, tel qu'à ses origines, un impitoyable et plus que cruel ennemi de l'humanité (pensez à *The Infinity Concerto*, de Greg Bear, par

exemple). L'essentiel ici réside dans une histoire d'amour contrariée aux dimensions d'une vie entière. Inévitablement, le texte est long. Déplorablement, il m'a paru long.

Paru comme le précédent dans *Asimov's*, « Hive Mind » (co-signé avec Rudy Rucker) est un texte de SF de bonne facture, qui ne transcende pas ce qu'on peut attendre de chaque auteur.

On retrouve la touche d'Eileen Gunn dans le chapelet de textes courts et humoristiques parsemés dans le recueil. J'ai déjà parlé des pastiches *steampunk* et de « "Shed that Guilt!" » ; il faut y adjoindre des textes très référencés comme « No Place to Raise Kids: A Tale of Forbidden Love » (les fans de *Star Trek* apprécieront, et les autres même riront aux larmes), « Michael Swanwick and Samuel R. Delany at the Joyce Kilmer Service Area, March 2005 » (ai-je besoin d'ajouter quelque chose ?) ; et dans une certaine mesure « Speak, Geek! » (paru dans *Nature* et déjà repris dans leur anthologie de SF⁴), et « Thought Experiment », brillante et acerbe variation sur un thème que l'on aurait cru épuisé de trop de variations — le voyage dans le temps.

Restent trois nouvelles qui, chacune à sa façon, montrent les forces de l'auteur.

« Up the Fire Road » met en scène l'humain sauvage mythique du Nord Ouest Pacifique, le *bigfoot* (de temps en temps, il faut bien qu'on s'aperçoive que Gunn vit à Seattle depuis une quarantaine d'années...) Mais il met surtout en scène les différences de point de vue entre hommes et femmes, les décalages des attentes et les déceptions qui s'en suivent. Tandis que notre *bigfoot*, ambigu et sans entraves, tient avec sérénité le rôle de l'observé transformé par l'observateur. On rit, on relit, on rit jaune.

« Phantom Pain »⁵ est beaucoup plus difficile d'accès (et peut-être est-ce pour cela qu'il apparaît ici pour la première fois). Je pense à Gene Wolfe, qui a su réinventer et la mémoire et les fantômes dans un roman comme *Peace*. On n'en sort pas indemne. « Chop Wood, Carry Water » (l'autre inédit du recueil) est finalement bien plus léger, en dépit des quinquaux d'argile que représente son protagoniste, le fameux golem du ghetto de Prague. Nous vivons son histoire de son point de vue, et s'il n'a jamais l'ambition de revendiquer une âme, il gagne au cours de la récit, au-delà de la conscience de soi, une conscience morale. Ce n'est qu'un conte, en fin de compte ; mais son protagoniste est, dirais-je, le plus vulnérable de tous, plus sans doute que les enfants des « Trains that Climb the Winter Tree » (dans un recueil truffé de personnages décidés, sinon héroïques) ; j'en reste l'œil humide.

Vous devez avoir compris qu'il est plus qu'improbable qu'Eileen Gunn règne un jour par la terreur sur les listes des *best-sellers* ; si vous souhaitez découvrir son œuvre, le cheminement sera vôtre. Et richement récompensé.

—Pascal J. Thomas

• Pour plus de détails, acheter en ligne, etc. :
<http://questionablepractices.net/>

Science Fiction

Johan HELIOT

Involution

J'ai Lu, « Nouveaux
Millénaires », décembre 2013,
190 p., 13 €

Attention ! Il s'agit d'un court roman et non d'une longue nouvelle. C'est bâti en

4. *Futures from Nature*, chroniquée dans KWS n° 61, décembre 2008.

5. Le concept me fait inmanquablement penser à la chanson de Suzanne Vega, « Men in a War », sans doute à cause de sa récente et très réussie

roman non en nouvelle. Inutile je pense de vous reparler de l'auteur, vous devez tous avoir au moins lu un de ses textes, si ce n'est pas le cas il n'est jamais trop tard pour bien faire.

Le livre s'ouvre sur un communiqué censé provenir de l'*Agencia Brasil* — ce qui nous situe l'action — et annonçant l'existence d'une Anomalie Magnétique de l'Atlantique Sud — d'autres bulletins de même origine rythmeront le roman et informeront le lecteur sur ce qui se passe autour des principaux personnages à l'échelle du pays. Puis nous faisons connaissance de Vincent et Sebastian. Le premier est informaticien séparé de son épouse et de sa fille qui se trouvent au Brésil, le second est un très riche inventeur qui vient d'embaucher Vincent et dirige de manière plus ou moins occulte le pays. Un autre personnage masculin surnommé Le Bizarre, trafiquant de drogue, interviendra. Puis nous découvrons Chloé — ex-femme de Vincent et mère d'Angie — qui présente son « Hurlleur » à une entreprise de forage. L'appareil est un émetteur de son qui a été utilisé en Europe pour réprimer des manifestations et qui ici devrait servir à dépasser le niveau de forage atteint par les Russes et à en ramener des échantillons. Avant que Vincent puisse commencer à travailler, l'AMAS perturbe les drones de surveillance policière et de guidage électronique des véhicules. Chloé dans son « hurlleur » en train de s'enfoncer dans les profondeurs de la Terre est soudain coupée de tout et un nuage gris est expulsé dans le ciel. Et l'on découvre que des êtres étrangers vivaient au sein de la Terre, s'alimentant en fer. Des intra-terrestres formant une entité dans laquelle chaque individu pense et sait avec le collectif. Je n'en dirais pas plus. A vous de découvrir la suite et la fin. Pardon, les fins puisque nous avons droit à trois épilogues.

Certains pourront trouver le style, la manière de raconter, froids. Je dirais qu'il s'agit d'une science-fiction froide sans volonté d'émouvoir le lecteur par le biais

d'un pathos, parce que si vous avez bien lu il n'y a pas de héros ou d'héroïne dans ce roman. On n'y entre que par le biais de la curiosité à propos du sort de Vincent et d'Angie (pour ce qui est de celui de Chloé on est vite fixé). En fait en simplifiant, on pourrait dire que ce roman est très intéressant parce qu'il est bien écrit. Pas simplement rédigé dans une langue fluide agréable, mais aussi parce que Johan Héliot réussit des phrases bien tournées et porteuses d'information. Un roman qui piège le lecteur et lui demande de réfléchir à l'indifférence, à l'information, au monde.

—Noé Gaillard

Science Fiction

Johan HELIOT
Françatome

Mnémos, « Hélios », juin 2013,
262 p., 9,90 €

Bien que j'approuve le bien qui en a été dit par Pascal J. Thomas dans le numéro 74 de *KWS*, je voudrais revenir sur le roman de Johan Héliot. Par goût de la ratiocination sans doute. Parce qu'il faut que rien ne se perde et que je lis désormais trop peu de SF pour me résoudre à ne pas parler de ce que j'en ai lu. Par mesure de représailles contre un rédacteur en chef qui demande des articles et qui est également, même si c'est ici à titre accessoire, le chroniqueur déjà cité. Et puis, comme le dirait la publicité et tout simplement, parce qu'il le vaut bien. Ou parce que, professionnellement embarqué parfois dans des considérations sur l'uchronie, je suis amené à en explorer les marges et les limites, et à chercher à formaliser mes impressions de lecture.

Si je parle de marges et de limites, c'est que, tout comme dans *Rêves de gloire* de Roland Wagner, l'on n'a pas affaire à une uchronie traditionnelle ordonnée à partir

d'un point de divergence, que celui-ci soit affiché d'entrée ou que le lecteur le découvre peu à peu. Ou alors, il y en a eu plusieurs, avec peut-être une origine lointaine commune mais que rien ne vient indiquer. La France a certes réussi à récupérer beaucoup plus de savants allemands que dans notre réalité avec l'opération « Agrafe ». Elle les a même trustés, laissant les Américains et sans nul doute les Soviétiques le bec dans l'eau. C'est explicite. On peut imaginer que c'est le développement des technologies ainsi annexées qui a impliqué des ponctions budgétaires très lourdes, un maintien du système des restrictions alimentaires (tickets...) bien au-delà de ce que fut la réalité, d'où des tensions sociales énormes et un appel au général de Gaulle précoce, lié à ces dernières et non aux soubresauts de la décolonisation comme ce fut le cas dans la réalité. Cela peut se défendre, de même que l'on peut imaginer que découle du même point de départ une militarisation de la société expliquant que des moyens supérieurs soient alloués à l'armée en Indochine, d'où la prolongation de la guerre au-delà de 1954, et qu'en Algérie les activistes indépendantistes soient étouffés pratiquement au sortir de l'œuf la même année, même si un déploiement de force n'est peut-être pas un moyen très efficace contre ce genre de guérilla. Mais en même temps, dans l'ambiance d'après la Libération, et avec une Guerre froide dont on ne voit pas pourquoi elle serait encore exacerbée par l'émergence d'une troisième puissance entre les deux « Grands », on comprend mal comment on en arrive là. Et si, avant l'appel à de Gaulle et les catastrophes qui en découlent, les élections, formes normales d'arbitrage, ne se font pas dans des conditions normales, il faudrait aussi l'expliquer ou le suggérer. Bref, encore une fois, il faudrait imaginer des divergences en amont... De même, s'il peut être amusant, ou frappant, de faire du « quarteron » de généraux du putsch d'Alger de 1961, « au savoir faire expéditif

et limité⁶ », l'Etat-major de de Gaulle à l'Elysée et ses successeurs après sa mort, et si dans la réalité, par exemple, les colonels de l'état-major particulier de l'Elysée ont, avant d'être écartés, beaucoup contribué à faire croire à leurs camarades sur le terrain que les déclarations gaulliennes menant au bout du compte à l'indépendance algérienne n'étaient qu'enfumage pour calmer l'opinion internationale⁷, cela manque tout de même assez fortement de réalisme, l'attelage en fait hétéroclite du dit « quarteron », devant dans notre réalité beaucoup aux circonstances, n'aurait sans doute pas été reproductible à l'identique dans un autre contexte. Cela manque plus de réalisme en tout cas que le coup d'Etat de 1958, pas illogique si l'on admet les prémices ci-dessus, et qui a, lui, le mérite de faire écho à une réalité de même nature, car dans notre réalité, la partie proprement militaire du retour de de Gaulle au pouvoir ne fut abandonnée, pour inutilité, qu'au tout dernier moment⁸... On a affaire à un vrai coup d'Etat, allant jusqu'au bout, et plus concret que le « coup d'Etat permanent » de mitterrandienne mémoire⁹ ; chez Heliot le modèle factuel semble par ailleurs plutôt à chercher du côté de la seconde République et du « 18 brumaire de Louis-Napoléon Bonaparte »¹⁰, l'appel comme chef de gouvernement en 1954 jouant le rôle de l'élection présidentielle de fin 1848 : les parallèles n'ont pas manqué d'ailleurs, et la réhabilitation historiographique-politique de Napoléon III¹¹ a aussi quelque chose à voir avec le

6. discours du général de Gaulle, 23 avril 1961

7. François Flohic, *De Gaulle intime. Un aide de camp raconte*, Paris, L'Archipel, 2010, p 40.

8. Cf. par ex. François Pernot « Mai 1958, l'armée de l'Air et l'opération Résurrection », *Revue Historique des Armées*, juin 1998, p. 109-123.

9. François Mitterrand, *Le Coup d'État permanent*, Paris, Plon, 1964, rééd. UGE « 10/18 », 1965.

10. Karl Marx, *Der achtzehnte Brumaire des Louis Napoleon*, New York, *Die Revolution* n°1, 1852.

11. Pour l'évolution historiographique, voir en particulier Pierre Milza, *Napoléon III*, Paris, Perrin, 2004.

gaullisme puis sa digestion ou sa métabolisation par la société française. Au total, l'historien, amateur ou pas, a de quoi s'occuper, ergoter, se satisfaire ou tétracapillotomiser. Et peut-être intégrer ce livre à une historiographie spontanée du gaullisme, plus complexe que ce qui vient d'être dit de la métabolisation pourrait laisser supposer.

Hors uchronie, un¹² autre aspect mérite ici l'attention, sans que je sache ni s'il doit être porté au crédit ou au débit de l'auteur, ni comment le développer ici sans « spoiler » de façon éhontée. Les oscillations entre le présent du personnage principal et son passé, qui font découvrir petit à petit et ses souvenirs et ce qu'il ne savait pas et découvre, mènent presque jusqu'aux dernières pages. Là, tout à coup, de nouveaux suspenses s'ajoutent à l'histoire et aux problèmes qu'elle pose avec une trahison caractérisée de la part des services spéciaux ; de plus, dans la grande tradition du roman populaire suractivée par la science fiction, c'est l'identité, voire la nature même de ce narrateur, qui se trouve mise en question, sans que des prémices l'aient réellement annoncé auparavant, en dehors des imprécations finalement justifiées d'une nourrice berbère. Et à l'univers uchronique décrit, s'en ajoute brutalement un autre, qui ne peut pas être le nôtre, plus un arrière-monde quelque peu vertigineux. Et j'avoue ne pas savoir s'il faut féliciter Héliot pour le tour de maître qu'il réalise en faisant tout cela en si peu de pages et en laissant le lecteur pantois, ou s'il faut le blâmer pour le tour de cochon fait au même lecteur prié de se débrouiller avec les éléments qui lui sont chichement octroyé. A moins que ce soit le point de départ de développements futurs...

Tout ça pour quoi ? Pour confirmer s'il en était besoin l'intérêt ce qu'écrit Johan Héliot. Pour le plaisir d'en reparler. Pour celui de parler une fois encore d'une uchronie. Pour dire aussi qu'il y a nombre de lectures à faire de ce bref roman, et que

12. Pas qu'un dans l'absolu, bien entendu.

bien des gens y trouveront sans doute des pitances différentes. Ceci au cas où vous ne l'auriez pas encore lu.

—Eric Vial

Codicille — Parmi les autres aspects qui méritent l'attention, au hasard, il serait intéressant de chercher les échos et les clins d'œil, comme celui, me semble-t-il, à la nouvelle de Jean-Claude Dunyach, « Déchiffrer la trame » (Galaxies, mars 1997, rééditions dont le recueil homonyme, Nantes, L'Atalante, 1997 ; Michel Le Bris (dir.), *Le futur a déjà commencé*, Paris, Librio, 2000, ou Jacques Goimard, Denis Guiot (dir.), *Nouvelles des siècles futurs*, Paris, Omnibus, 2004).

Science Fiction

Léo HENRY
Le Casse du
continuum —
Cosmique fric-frac

Folio, « SF », n° 479, mars 2014,
304 p., 7,40 €

Réunis pour une mystérieuse mission qui pourrait sauver l'univers tout entier, les sept meilleurs mercenaires, voleurs et parias de la galaxie vont devoir apprendre à travailler ensemble.

Avec une dizaine de livres publiés, et presque dix fois plus de nouvelles à son actif, Léo Henry (qu'il ne faut pas confondre avec Loïc Henry, surtout lorsque les deux auteurs dédicacent côte à côte lors d'un salon du livre de poche) fait partie des valeurs sûres de la science-fiction française. Avec *Le Casse du continuum — Cosmique fric-frac*, il invite ses lecteurs à partager une aventure virtuelle écrite sur du bon vieux papier. Comme l'indique la quatrième de couverture, on retrouve dans ce récit disjoncté, mais joliment écrit, les influences d'*Ocean's Eleven*, pour la partie casse, d'*Inception* pour la plongée

dans les mondes virtuels et de *Ratinox* pour la tonalité anti-héroïque de l'ensemble. À ces références, on peut sans peine ajouter celles de *Matrix*, de *Terminator*, de *Zardoz*, de *Braquage à l'italienne*, des *Sept mercenaires* et de quelques autres classiques du cinéma.

Véritable melting pot, *Le Casse du continuum – Cosmique fric-frac* reste pourtant une œuvre appartenant pleinement à Léo Henry, même s'il respecte totalement les formes de ses modèles cinématographiques. Son roman est ainsi découpé en trois parties tels les trois actes d'un *blockbuster* américain. On commence donc par la présentation des sept personnages principaux : Vostok 17-1456 la tueuse ; Kaboom la spécialiste des explosifs ; Brescia et Octave les experts de la cambriole de haut vol ; Marymay la joueuse professionnelle ; Tabitha la séductrice ; et Rétrominot celui dont le futur est écrit dans ses petits carnets. Ils sont si finement brossés par Léo Henry que l'on aurait presque envie de les retrouver, chacun, dans leurs propres aventures indépendantes, le temps d'une nouvelle ou même d'un roman.

Après cette exposition vient le temps de la réunion des sept protagonistes, de la planification et de l'organisation du casse. Plus bavard, ce second acte est bien moins prenant que le premier, mais il respecte le code cinématographique que s'est visiblement imposé Léo Henry.

Vient enfin le passage à l'action où chacun des sept héros a son moment de gloire permettant ainsi à la mission d'atteindre son but, même si ce n'est pas forcément celui qui a été défini dans la partie précédente. À la manière des films hollywoodiens, un dix-neuvième et dernier chapitre intitulé « Epilogues » permet de découvrir le destin de chacun des sept protagonistes après le casse et vient clore l'aventure.

Sans l'écriture dynamique, souvent à la limite de la poésie, de Léo Henry, ce casse de l'espace virtuel perdrait beaucoup de sa

superbe et de son intérêt. Heureusement, la plume de l'auteur de *Sur le fleuve* (avec Jacques Mucchielli – Dystopia, 2012) est au rendez-vous et emporte forcément l'adhésion du lecteur.

—Philippe Paygnard

Science Fiction

Loïc HENRY

Loar

Folio, « SF », n° 446, février
2013, 640 p., 9,40 €

Le royaume de Loar se prépare à la guerre. Il ne lui reste que quelques jours pour répondre à l'ultimatum de son rival, le royaume de Melen. Face aux appétits dominateurs d'Asbjorn, le monarque de Melen, Emrodes de Loar sait qu'il peut compter sur le soutien des autres royaumes eux aussi menacés par le funeste compte à rebours.

Après avoir publié une petite dizaine de nouvelles, Loïc Henry (qu'il ne faut pas confondre avec Léo Henry, surtout lorsque les deux auteurs dédicacent côte à côte lors d'un salon du livre de poche) signe, avec *Loar*, son premier roman. Paru en 2011, aux Éditions Griffé d'encre, il s'agit d'un livre ambitieux puisque le romancier crée d'emblée un univers cohérent de la taille d'un empire interstellaire.

Il y a cependant un obstacle qu'il faut passer pour apprécier au mieux cet ouvrage. En effet, dès les premières pages, on ressent à la lecture de *Loar* l'influence consciente ou inconsciente de *Dune*, et on ne peut alors s'empêcher de jouer au jeu des ressemblances. Les royaumes de Melen et de Loar font irrésistiblement penser aux maisons Harkonnen et Atréides, tandis que Asbjorn et ses deux fils, Heikki et Ince, renvoient naturellement au Baron Vladimir Harkonnen et ses neveux, Feyd et Rabban. De la même manière, il existe une symétrie évidente

entre les conseillers spols de Loar et les Mentats de Dune, tout comme les fiers mercenaires Latars partagent l'efficacité martiale des Sardaukars.

En ajoutant des citations en début de chapitres, un glossaire et des appendices, Loïc Henry ajoute à la confusion qui pourrait conduire à croire que *Loar* n'est qu'une pâle copie de *Dune*. Il est vrai que les deux œuvres traitent des mêmes sujets : empires interstellaires, diplomatie, complots politiques, religion, génétique... mais Henry, même s'il joue la carte du mystère avec les énigmatiques daofined, n'entoure pas son roman de l'aura mystique de *Dune*. Ainsi, Evzek, le grand prêtre de la Sainte Église de Kreis, apparaît plus intéressé par le pouvoir séculier que par l'existence d'un hypothétique monde meilleur.

Loar pourrait alors sombrer dans le *space opera* façon germanique avec des vaisseaux qui s'affrontent dans l'espace à tirs de radiants, mais Loïc Henry, même dans sa description des batailles spatiales, préfère conserver une certaine distanciation et nous place aux côtés des stratèges Latars plutôt qu'au cœur des batailles. Aux combats de l'espace, il préfère ceux de l'esprit lorsque ses personnages négocient, complotent ou usent de leurs talents pour convaincre, n'hésitant pas à dévoiler leurs pensées les plus secrètes grâce à une voix off en italique. Et si Emrodes n'a pas le charisme d'un Paul Muad'Dib Atréides, c'est tout simplement parce que *Loar* est un roman choral où chaque personnage a un rôle à jouer, participant ainsi à la cohérence et à la force de l'ensemble.

Dès son premier roman, Loïc Henry a conçu un univers complexe qui ne demande qu'à être exploré à nouveau. C'est d'ailleurs ce qu'a fait l'auteur avec *Éros ou Thanatos* (Griffe d'encre, 2011), une novella indépendante se déroulant sur l'une des planètes de l'univers de *Loar*, 4000 ans plus tôt. Mais c'est une autre histoire.

—Philippe Paynard

Essai

Gilbert HOTTOIS
Généalogies
philosophique,
politique et
imaginaire de la
technoscience

Vrin, « Pour demain », janvier
 2014, 288 p., 25 €

Il est des jours où le chroniqueur regrette sa témérité. De s'être engagé à la légère, au prétexte que la quatrième de couverture proclamait sans complexe qu'il s'agissait d'« un ouvrage sur le thème "philosophie et science-fiction" ». Et d'avoir cru que sa de plus en plus vague connaissance de la science-fiction pallierait sa totale inaptitude philosophique. Et de s'être quelque peu cassé les dents. Inégalement du reste. Ce qui à la grande rigueur peut lui permettre d'esquisser un état des lieux. En espérant qu'il serve même à des lecteurs rompus à l'élevage du concept, élevage de batterie comme de plein air. Et en s'aidant du fait que, hommage peut-être inconscient à certains grands romans de l'âge d'or, il s'agit largement d'un *fix up* rassemblant à l'agrafeuse divers textes. Ce qui permet au pire d'énumérer ceux-ci.

La brève introduction annonce cinq objectifs. D'abord esquisser une généalogie du terme « technoscience », c'est-à-dire éclaircir la convergence entre l'emploi par lui-même, pionnier en langue française, et l'apparition du mot aux États-Unis ; ce qui revient quelque peu à une revendication de paternité. Ensuite, rééditer *in extenso* (c'est-à-dire avec ses notes de bas de page) la troisième et dernière partie de la thèse de l'auteur, soutenue en 1976, où il est beaucoup question des dites technosciences, qui est intitulée « philosophie et futur » et

renvoie aux notions de « posthumain, transhumain et abhumain » et est présentée comme « probablement aussi un des premiers textes français qui utilise la littérature de science-fiction comme source d'inspiration et d'illustration pour la réflexion philosophique critique ». En troisième lieu, promouvoir le lien entre philosophie et une SF au potentiel « pédagogique et illustratif, exemplatif et ludique » mais aussi fournisseuse d'expériences de pensée et précieux témoignage quant à l'évolution des représentations de la science. En quatrième, montrer que ce concept de technosciences est pertinent pour l'analyse de l'histoire de la SF. Enfin, approcher la philosophie sous-tendant la SF, ou plutôt la hard SF. A ces cinq objectifs sont associées cinq parties qui ne les décalquent pas tout à fait : les origines politologiques (américaines) de la technoscience ; ses origines philosophiques et science-fictionnelles (francophones et largement autobiographiques) ; la partie de thèse plus haut citée, coeur du projet éditorial ; l'évolution de la technoscience de Gernsback à Egan ; et pour l'essentiel une conférence de 2010, « la science-fiction éclaire-t-elle l'avenir ? » On peut certes juger que c'est un peu composite, peut-être un peu narcissique, mais l'amateur de SF n'a certes rien à redire à ce programme, d'autant que les parties sont inégales, et les deux premières, les plus éloignées de ses intérêts spécifiques sont assez brèves. La réflexion qui suit, sur l'humain, ses limites, son absence de limites, sur la difficulté à imaginer, sur un assez grand nombre d'autres choses, sur le futur, sur par exemple la réalité des références temporelles (et la comparaison éclairante avec la distance représentée par un déplacement équivalent dans le passé), élément de thèse édité *in extenso*, est bien plus long, l'amateur non philosophe risque d'y perdre assez souvent pied d'autant que le discours prend en partie des allures de règlement de comptes désormais posthume sinon avec toutes les logomachies de la corporation philo-

sophique du moins avec celles d'il y a quarante ans, et par ailleurs avec le discours d'inspiration sociale, politique, idéologique, d'ailleurs parfois lu contradictoirement en termes eux-mêmes politiques, en particulier avec une polémique visant l'ouvrage de Boris Eizykman, *Science-fiction et capitalisme*, paru en 1971 chez Mame, ce qui pourra sembler aujourd'hui une exhumation quasi archéologique. Mais on peut considérer qu'à ce stade, le lecteur est encore frais, et l'amateur aura pu être soutenu par des allusions ou références à Clarke ou à Lem. Et aussi par la promesse (absente du texte, faite ici) que la suite le concernera bien davantage.

De fait, à partir de la page 157, le terrain devient plus familier. Et si l'angle choisi pour une histoire de la SF (la techno-science... j'en vois qui ne suivent vraiment pas) est discutable, il est aussi éclairant. Après Mary Shelley, Verne, Wells, Maurice Renard, ceux-là tambour battant, il est plus longuement question de Gernsback et surtout de Campbell, puis, parce qu'il faut bien choisir, sont décortiqués *Planète à gogos* de Pohl et Kornbluth, *Un paysage du temps* de Benford, *La Schismatrice* de Sterling, le cycle de la « Culture » de Banks, et plus longuement encore *L'Enigme de l'univers* d'Egan. A priori, le lecteur de KWS, amateur de comptes-rendus un peu longs, y trouverait son compte. Et qu'un point de vue s'exprime ne devrait pas l'effrayer. Et il trouvera des éclairages des plus intéressants, même si dans le détail il peut aussi s'étonner de telle ou telle projection *d'a priori*, de quelque difficulté à saisir la pluralité des sens du mot « anarchie » ou de l'interrogation sur la présence ou non d'une ironie, manifestement bien présente et chez l'auteur et chez le personnage lorsqu'il est demandé à une sociologue si elle est seule objective et qu'elle répond « Evidemment (...) Pas vous ? » Disons que ce genre de points aveugles, sans nul doute liés aux règlements de compte plus haut cités, ressortent surtout parce qu'ils contrastent de façon quelque peu dure

avec l'intelligence globale du propos, la qualité de l'analyse sous les angles intéressant l'auteur, et l'intérêt de la lecture. Et si l'on peut se demander quel est le statut de ces comptes-rendus dans un tel volume, ce n'est une raison ni pour boudier son plaisir en tant qu'amateur, ni pour ne pas se réjouir qu'ils soient ainsi passés comme en contrebande dans un secteur du monde intellectuel qui ne les attend et ne s'y attend peut-être guère. D'autant que la cohérence avec la réflexion sur la technoscience, thème de base annoncé, est indubitable.

Quant à la dernière partie, la conférence, à partir de la page 241, elle est particulièrement propre à susciter le débat, en mettant en cause notre vieille certitude selon laquelle, de même que l'histoire en fait ne parle pas du passé, la SF parle non pas du futur mais du présent de qui l'écrit et qui la lit. A vrai dire, son discours réel est bien moins tranché que ce qui est suggéré initialement par des effets de positionnement, puisqu'il aboutit à montrer une SF qui « peut aider à éclairer le futur tel que le présent le projette avant de le façonner » — bel exemple de dépassement réputé dialectique... Mieux vaudrait cependant, peut-être, ne pas classer par exemple le *cyberpunk* comme « versant souvent dans l'anti-science et la technophobie », soupeser la part de la SF de l'âge d'or (post-apocalyptique par exemple) voire antérieure qui n'entre pas dans le schéma, et ne pas paraître, même par inadvertance, même à un lecteur coupablement pressé, tout ramener à Gernsback quels que soient les mérites de ce dernier et quelle que soit la finesse de l'analyse qui lui est consacrée, ni à un héritage futurologique, univoque, valorisant sans réserve aucune sciences et techniques sur une base scientifique, techniciste, volontariste etc. Les textes autres que « technoscientifiques et optimistes » sont évoqués, mais pour être immédiatement marginalisés ; or il n'est pas certain qu'ils soient si marginaux et que l'auteur ne se construise pas un canon idéal par

sélection subjective, lui permettant de retrouver dans son corpus ce qu'il y a mis à l'origine. Le discours sur le futur est ensuite décomposé selon cinq axes, en gros, avec quelques redondances de l'un à l'autre, prédire, sensibiliser au futur, faire de la veille prospective, éduquer au changement et ouvrir aux possibles. Et avec là encore quelques affirmations un peu aventurées, comme l'idée d'un passage « de l'anticipation technoscientifique du futur proche ou lointain » (voir les limites esquissées plus haut) « à la veille prospective (très) critique ou pour le moins ambivalente centrée sur le futur proche » selon une évolution non réellement datée et assez discutable, en particulier pour ce qui est de la temporalité : l'analyse de Gérard Klein sur le pessimisme à court terme et l'optimisme à long terme, est remarquablement illustrée par une partie de l'œuvre de Robert Charles Wilson par exemple¹³, et Hottois lui-même cite largement le regretté Banks, dont on ne peut guère situer la Culture dans le « futur proche ». Même remarque par exemple pour Gennefort côté français. Bien entendu, des exemples ne sont pas des preuves. Il faudrait procéder aux « dénombrements complets » chers aux maîtres de la discipline historique, même si c'est assez étranger vu du côté de la philosophie, ou partir d'un échantillon à peu près aléatoire, et mesurer l'évolution. Resterait d'ailleurs à définir ce qui, dans ces conditions, serait pris en compte et ne le serait pas, mais la vieille définition qui veut que c'est ce qui est publié comme tel par les éditeurs vaudra toujours mieux que celle selon laquelle c'est ce qui va dans le sens de telle ou telle opinion, la mienne y compris. Ou même que la restriction du propos à la *hard SF*, du moins quand le jugement est positif, ce qui pose des problèmes de définition tant la tentation est alors forte d'y annexer tout ce que l'on entend valoriser, le cas de Banks et de la Culture me semblant à

13. Cf. le compte rendu du roman de Robert Charles Wilson, *A travers temps*, dans KWS n° 65-66, juillet 2010.

nouveau exemplaire. Mais après tout, mes interrogations et contestations mêmes prouvent que le discours interroge, pose et fait se poser des questions. On ne saurait s'en plaindre.

On ne saurait non plus se plaindre d'une conclusion générale qui propose de continuer la réflexion, en particulier, sur « la ou les philosophies potentielles ou sous jacentes à la *hard SF* », c'est-à-dire selon l'auteur sur un « matérialisme technoscientifique » dont la SF aborde « tous les aspects problématiques – de l'éthique au politique et à la métaphysique – avec toutes les conséquences espérées ou redoutées ». La définition de ce matérialisme fait sans doute partie de ce qui est propre à rebuter qui n'a pas la tête philosophique et ne dispose pas des codes de cette tribu spécifique (ou d'une de ses fractions) : il « n'est pas métaphysique ; il est opératoirement transversal ; c'est un artificialisme réflexif qui n'évacue pas la question de la transcendance » : il vous avait été bien dit au début du présent compte-rendu que le chroniqueur s'était quelque peu cassé les dents¹⁴, mais qu'on se rassure, les termes ainsi assésés sont développés ensuite. On notera cependant que ce qui concerne directement des romans de SF est écrit de façon nettement plus accessible au commun des mortels, et que les formulations de ce type sont de toute façon surtout présentes dans la republication partielle de la thèse de 1976. Peut-être hasarderait-on aussi une mise en rapport entre ce type d'écriture et le fait que Heidegger soit particulièrement cité, pour l'essentiel dans le texte de 1976, et indiqué comme l'un des deux philosophes que l'auteur avait « le plus étudiés alors ».

14. Ce n'est bien entendu pas spécifique à la conclusion de l'ouvrage. Pour exemple, une phrase prise presque au hasard, p. 70 : « On assiste à une secondarisation langagière de la référence qui ne se méfie des figures proprement phénoménologico-herméneutiques que parce qu'elles seraient encore trop promptes à maintenir une référentialité extra- et pré-linguistique au sens d'un donné brut préalable susceptible d'être diversement interprété. » ceci dans un discours sur la nécessaire « déflation du langage ».

On sera peut-être davantage en terrain connu avec les commentaires sur le caractère « radicalement contrefactuel » de la SF, radicalement mais non absolument « sans quoi elle verserait dans le fantastique ou la fantaisie », et pour la *hard SF* son caractère « athée ou agnostique » — avec une discussion esquissée, mais avortée faute de précisions suffisantes, sur une supposée critique spiritualiste sous le masque du symbolique, réputée fort répandue voire « omniprésente », « conservatrice et réactionnaire », « rassurante et bien pensante » : tout débat nécessiterait quelques pièces à analyser. De même, le rapport entre technoscience et politique en SF (et ailleurs) est esquissé (et de façon assez différente, me semble-t-il, de ce que l'on peut trouver dans le corps de l'ouvrage), et mériterait d'autres développements, ainsi que le rôle de la SF comme « terrain d'expériences de pensée au plan des valeurs éthiques, au foyer desquelles elle place la liberté¹⁵ ». Voilà bien des pistes intéressantes, bien des ouvertures pour d'autres recherches.

Au total, il y a sans doute à redire, à ergoter ou, ce qui est mieux, à débattre, et bien des choses qui, à moins que je sois une déplorable exception, passeront par-dessus la tête de l'amateur de SF qui n'ajouterait pas à cette caractéristique une autre casquette, spécifiquement philosophique, plus une peu satisfaisante réduction de la SF à la *hard science*. Mais aussi des lectures intéressantes d'ouvrages importants, des idées qui même si elles peuvent prendre à rebrousse-poil ou justement à cause de cela, sont pour le moins stimulantes, y

15. Curieusement, mais de façon après tout assez satisfaisante, le bref développement de cette idée réintroduit la *new wave* et le *cyberpunk* à la dernière page de la conclusion, avec un jugement de valeur implicite qui semble radicalement inverse de celui antérieur, évoqué plus haut en ce qui concerne le second cité. Par ailleurs, et cette fois de façon cohérente, l'auteur a opposé antérieurement la liberté de la narration aux contraintes du politiquement ou éthiquement correct par exemple dans le discours bioéthique.

compris dans le détail, ou sur des points de méthodes applicables à bien des domaines comme à propos des recherches quantitatives rendues désormais humainement possibles par Google. Et si l'amateur de SF est confronté à des choses qui lui sont quelque peu étrangères, ce sera aussi le cas du philosophe auquel s'adressent en priorité l'éditeur, la collection et le volume, Et la prise au sérieux d'un genre qui nous est cher ici ne peut que réjouir, comme ne peut par exemple que réjouir l'affirmation d'une convergence entre philosophie et SF à l'enseigne du « sens de l'étonnement et de l'émerveillement ». Cela devrait suffire à ce que l'on tire son chapeau à l'ouvrage, quitte à en discuter certains points de vue.

—Eric Vial

Science Fiction

Marc JOLIVET
Mémoires d'un appui-tête

Editions de l'Aube, septembre
2014, 192 p., 15 €

Au cas où vous auriez un doute — il s'agit bien de l'humoriste, qui nous propose, avec la complicité d'une certaine Julie Guinard, un court roman préfacé par Christophe Barbier — rédacteur en chef et éditorialiste du magazine *L'Express*, pour lequel il a déjà officié.

Ce livre se dévore à vive dent le temps — par exemple — de parcourir en TGV la distance Paris-Marseille ou inversement. Autrement dit un excellent remède contre l'ennui. Et se présente comme une histoire de science-fiction. Et démarre sur l'histoire du livre découvert dans la poche d'un mort et s'achève en 2054.

Le sous-titre de l'oeuvre est le suivant : « comment une petite injustice de 25 centimètres sur 15 (l'absence d'appui-tête latéral dans les trains en seconde classe) va faire disparaître l'humanité ! ». Dans

une première partie, il est raconté comment la SNCF en est arrivée à cette absence. Vous connaissez l'appui-tête sur lequel vous aimez reposer la vôtre, et vous auriez parfois apprécié d'en avoir un de chaque côté pour éviter de la sentir brinquebaler au gré des rails. La seconde partie montre comment une des victimes de cette absence, en ratant le concours qui devait faire de lui le premier violon de l'orchestre de la région PACA, est devenue l'étincelle qui met le feu aux poudres de l'explosion de l'humanité.

Premier constat, c'est beaucoup moins délirant qu'il y paraît. Le héros constitue son armée de « révolutionnaires » à partir de tous les individus qui ont été un jour victime d'une injustice criante. Les obscurs, les sans-grades, les petits qui souvent fiers de leurs réparties façon « Brèves de comptoirs », sentent la France profonde au parfum iodé en constituent l'armée de manifestants dont une délégation sera reçue par le président de la république. Mais c'est à la mort du leader de cette « révolution » que sa femme, reprenant le flambeau de la révolte, déclenchera indirectement le mort de l'humanité.

Une trame banale dites-vous, pourquoi pas si elle est relevée par un style et des trouvailles. C'est le cas ! Et puisqu'il faut étiqueter pour vous donner des idées, je rangerai Marc Jolivet au côté de Perre Dac et Pierre Desproges. Du côté de l'absurde et de l'écriture travaillée, ciselée. Avec un soupçon d'irrévérence, d'irrespect que seuls peuvent se permettre les humoristes qui font sourire comme pour s'en excuser... Car si ce roman commence par réfuter l'allégation de Pierre Boule concernant la succession des hommes c'est bien de notre monde d'aujourd'hui qu'il parle... et si comme le disait Stendhal un roman peut-être un miroir, le reflet présenté ici est heureusement embrumé de tendresse pour l'humain. On l'a vu, l'argument SF n'est ici que prétexte à tenir des propos qui peuvent choquer — le portrait du président — et cela rappellera à certains

les procédés de la littérature classique (Montesquieu, Fontenelle et Voltaire au moins).

—Noé Gaillard

Fantastique

Hélène LALY
***Si Einstein était une
 fille***

Lacour, « Imaginaires », 2014,
 160 p., 20 €

Je suis bien embêté pour vous parler de ce recueil de huit nouvelles fantastiques. C'est une première publication indépendante pour son auteur. Comme en peinture il y a les expositions collectives : les anthologies, et les expos indépendantes : une galerie pour soi tout seul. Et je ne voudrais pas que les remarques qui vont suivre vous interdisent de goûter à sa prose.

Si vous êtes amateur de fantastique vous ne serez pas déçu, les grands thèmes sont au rendez-vous et l'ensemble se dévore à belles dents si vous aimez ce qui est bien écrit. Écrit dans le sens où l'auteur recherche des effets de langage, des mots riches ou rares (suborner — infrangibilité — ingambe), des effets d'humour — un peu à la manière de Pierre Desproges dont on sait qu'il avait le goût et le sens de la comparaison, sauf que par exemple lorsqu'elle joue avec l'expression « rouge comme un coq » et qu'elle ajoute « de bruyère », c'est raté : les coqs de bruyère ne sont pas rouges, sinon ils feraient tache. Elle s'essaye aussi aux effets d'onomastique ; faites attention aux noms et prénoms des personnes (Daisy Hope, Hélix, Candy-James, Thobs, Lhéo) et aux noms et à la localisation des villes (Valladolid au Mexique). Mais ne prêtez pas trop d'attention aux titres des nouvelles : en voulant intriguer ou étonner, ils dénaturent un peu le rapport entre le texte et le lecteur. Le titre de la

nouvelle qui donne son titre au recueil et qui semble situer ce texte à l'époque d'Albert ne renvoie qu'à un bref passage de la nouvelle qui n'a pas grand chose à voir avec le physicien et plus à voir avec le mal-être adolescent. « Le baiser de l'épousée » est le titre de l'antépénultième récit, et là encore ce baiser n'est qu'un point bref de l'histoire qui mêle maternité, rite d'indiens du Mexique et layette à la sauce mante religieuse. Il en va de même pour le texte intitulé « Coup de vent » où il est simplement question de plans différents de réalité. Pour « L'étrange locataire de la rue Manin » (une femme qui se transforme en lapin) et « In Memoriam » (un orphelinat, un volcan et les Parques) le rapport titre-texte semble plus lâche qu'étroit. Pour les trois nouvelles restant, le rapport est nettement plus évident et l'effet plus dilué nous permet de lire le texte sans gêne.

S'il vous faut une idée du meilleur de ces textes, je vous dirais la nouvelle éponyme. C'est la plus forte et la plus originale.

Une dernière remarque pour ce qui est du style. En peinture devant certains tableaux on dit souvent : c'est bien peint tant cela donne une impression de réalité, ici on trouve des phrases comme celle-ci : « Des abeilles ronronnant dans des bosquets de buis », « son regard se colora d'une fixité dangereuse », un « soul » qui non accentué est très musical, ou encore « la goule béante » qui a de la gueule — je vous laisse le soin d'en découvrir d'autres — qui laissent à penser que c'est trop écrit, ou qu'une relecture s'imposait...

—Noé Gaillard

Fantastique

Sylvain LAMUR
Le Sens de la vie

House made of dawn éditions,
 « Court Lettrage », 2014, 38 p.
 (format Pdf), 1,99 €.

Avec ce « Sens de la vie », c'est une bien étrange histoire qu'offre à lire House made of dawn éditions. Elle a ainsi le bon goût d'une certaine nostalgie, celle des récits d'Edgar Allan Poe ou d'Howard Phillips Lovecraft, mais aussi le léger piment d'une ambiance *steampunk*.

On y retrouve donc un très classique narrateur curieux et entreprenant. Il est, comme de bien entendu, escorté par un fidèle compagnon, qui est également et de manière bien moins conventionnelle, son amant. Ce duo croise une pétillante demoiselle appelée Lili Swamp, qui devient leur guide dans ce voyage qui se révèle être également une quête initiatique. Ensemble, ils partent à la découverte du dernier travail d'un sculpteur, un certain De Bruyne, qui aurait réussi à piéger le sens de la vie dans une de ses œuvres. Cette dernière, exposée dans la ville presque mythique de Tihème, attire les foules et, bien évidemment, notre trio dont le séjour sur place sera bien plus problématique que prévu.

Mêlant récit de voyage, fantastique, métaphysique, *steampunk* et un zeste de libération sexuelle au cœur d'un XIXe siècle bien évidemment dystopique, Sylvain Lamur dépasse les clichés pour offrir un trop bref moment d'évasion grâce à la lecture de sa nouvelle.

Il est important de signaler ou de rappeler que ce texte est totalement dématérialisé, puisqu'il n'existe qu'aux formats numériques classiques, epub, pdf, mobi, et nullement en version papier. En effet, House made of dawn éditions fait partie de ces nouveaux éditeurs qui ne publient que des livres virtuels, des

romans et des recueils thématiques de nouvelles, mais aussi, dans sa collection « Court Lettrage », des *novellas* ou, comme c'est le cas du « Sens de la vie », de longues nouvelles en solo. Si leur écurie d'auteurs ne réunit pas de vieux cracks dont le nom pourrait attirer les foules, elle semble particulièrement ouverte et éclectique, permettant de découvrir de nouveaux écrivains pleins de fougue et d'imagination. C'est tout à fait le cas de Sylvain Lamur qui, né en 1979, s'est lancé dans l'écriture de nouvelles en 2012. Publié par divers webzines, il est également présent au sommaire de l'anthologie *Dimension Système Solaire* de Rivière Blanche, ainsi que dans l'édition numérique du numéro spécial Nemo de la revue *Galaxies*.

Au fil des parutions, Sylvain Lamur a su développer une écriture efficace qui nous plonge rapidement dans ses univers de pure fiction. C'est ainsi que l'on s'attache à ce narrateur qui cherche « Le Sens de la vie » et n'obtient pas forcément la réponse qu'il attendait.

—Philippe Paygnard

Science Fiction

Ramez NAAM
Nexus
(Nexus)

Presses de la Cité, septembre
 2014, 494 p., 23,50 €

Je n'ai pas lu « La Crucifixion en rose » (*Sexus, Plexus, Nexus*) de Henry Miller, et je suis surpris d'en voir un des titres repris ici pour une histoire de SF. En quatrième de couverture, on trouvera une citation dithyrambique d'Alastair Reynolds. Dernière remarque préliminaire, à un moment de ma lecture je me suis dit « cela s'apparente à du Greg Bear », et surprise ! il fait partie des personnes remerciées par l'auteur, pour leur aide. Comme il s'agit d'un premier

roman, on attendra le suivant pour se sentir vraiment déçu ou non.

« Nexus » est une drogue dont l'inventeur, Lance Kade, veut qu'elle aide les individus à communiquer directement par la pensée. Le vieux mythe de la transmission de pensée (Mir et Miroscia, ou le Sâr Rabindranath Duval). Lance, qui se veut un gentil responsable, et trois amis ont sérieusement amélioré les performances de la drogue en l'associant à l'informatique. Ils en ont testé les effets sur leurs relations intellectuelles et artistiques (!?). Je n'ai pas trouvé mention d'un prix quelconque pour le produit, ni d'un coût de revient, ni de concurrence de bandes rivales. Comme, bien sûr, tout cela se déroule aux États-Unis, la DEA et l'ERD (nouveau service anti-terroriste) lancent des hommes et une femme sur Kade. Ah ! j'oubliais, l'histoire se situe en 2040. En fait l'ERD veut Kade pour infiltrer une japonaise qu'ils accusent de préparer un anéantissement des USA par des armées de clones téléguidés mentalement – le vieux mythe du clonage des SS – c'est-à-dire d'utiliser Nexus à des fins terroristes...

Il me semblait que la Science Fiction avait depuis longtemps abandonné ce type de roman qui naît de et entretient une bonne vieille parano. Nous sommes en plein roman d'aventure – même sur le plan de l'écriture, et l'on a même parfois l'impression que la traduction améliore le livre. Et pas très loin des jeux de console... Les fiches des personnes qui s'inscrivent sur les écrans rétinien – façon Robocop ou Terminator – sont identiques à celles qui vous présentent les héros qui vont combattre votre ennemi dans le jeu que vous avez lancé. Et pour bien nous montrer que nous sommes dans un roman de SF – en dehors des formalités douanières qui perdurent en 2040 – l'auteur nous fournit des données inutiles à l'action du roman (l'« autotaxi » emprunté par Kade est un Siemens...). Mais peut-être ce genre de précision rend-elle l'histoire plus crédible ?

—Noé Gaillard

Science Fiction

Olivier PAQUET
Le Melkine
La mort du Melkine

L'Atalante, « La Dentelle du Cygne »,
 octobre 2012, 336 p., cat. 5 ;
 juin 2013, 320 p., cat. 5

Un *space opera* en trois volumes, nous dit la quatrième de couverture ; et contrairement à une de mes habitudes, je ne vais pas vous recommander d'attendre la parution du dernier volume pour lire ce premier.

Imaginez un univers d'après Expansion des Terriens. Des colonies dans lesquelles les enfants sont dès le départ « conditionnés » pour mener le mode de vie choisi de leur monde (mondes viking, hindou etc.). Les communications se font par le biais des Fréquences qui sont en même temps maîtresses des TV et des informations. Mais Azurée, qui dirige la Fréquence Banquise, vient de découvrir un moyen de transmission instantané. Dans le même temps le navire-école *Le Melkine* parcourt la galaxie et sélectionne les enfants qui vont subir un déconditionnement et être rendus libres... Lors d'une escale particulière dans le fief de Banquise, Ismaël, un des jeunes élèves du Melkine – déjà considéré comme brillant – commet une faute irréfléchie et impardonnable qui le condamne aux yeux d'Azurée, et des règles en vigueur, à être banni du navire-école. Il se retrouve en exil. Mais le Melkine n'a pas cédé au chantage d'Azurée.

Le deuxième volume se situe quinze ans plus tard. Quinze ans après le bannissement d'Ismaël. Nous sommes en pleine guerre des Fréquences qui pourrait se résumer à un affrontement entre Ismaël et Azurée, entre Crépuscule et Banquise, entre sur-doué et Techno-

prophète. En commençant votre lecture au chapitre 7, page 103 et en lisant d'une traite jusqu'à la page 105 vous découvrirez une activité humaine presque disparue de nos contrées et décrite là avec une précision, une affection et une émotion des plus denses. Littérairement c'est une réussite et humainement c'est un plaisir (on retrouve sensiblement la même densité aux chapitres 3 et 9).

Et vous comprendrez ce pour quoi Ismaël lutte : instaurer une autre façon de vivre, différente du néo-conditionnement instauré par la Technoprophète. Ismaël est marié et sa femme, Orphyne, a donné naissance à un enfant, Prodige, attardé mental ou autiste. Les anciens amis-camarades d'Ismaël ont un peu changé avec le temps mais semblent encore le comprendre... Malgré sa troupe d'Assassins (redoutables combattants lointains cousins de ceux qui fumaient avec Arthur Rimbaud) Ismaël recule devant Azurée et le Melkine est contraints de se saborder. Mais bien sûr les anciens camarades se sont réfugiés sur les planètes qui leur convenaient.

On se doute que le troisième et dernier volume¹⁶ doit voir le triomphe d'Israël et le rétablissement d'un certain type de valeurs. Et si vous avez bien lu jusque-là, vous savez que ce ne sera pas le triomphe d'un seul individu. Les anciens ont bien oeuvré à leur manière et la victoire relève aussi d'une bataille de l'espace façon Guerre des Étoiles...

En fait et en ce sens, cette trilogie aurait mérité un prix littéraire pour avoir su maîtriser le mélange d'affectif et d'action. Pour moi, maîtriser signifie ici éviter un pathos mélodramatique — avec le rôle de l'enfant autiste et ses « frères et sœurs », par exemple ou celui du couple Ismaël/Orphyne — et ne pas en rajouter dans la violence à grand spectacle couleur hémoglobine. Il s'agit d'un livre riche, dense. Non, je ne me suis pas trompé c'est un livre en trois parties et je pense que ce type d'exercice oblige l'auteur à doser, à

étaler les révélations. Dire sans dévoiler est tout un art et je crois qu'Olivier Paquet s'en sort par le biais d'une certaine poésie, par la force des images.

Attention ! Vous avez là un auteur à suivre avec patience, qui risque de devenir sous peu un des meilleurs écrivains français de Science-Fiction.

—Noé Gaillard

Science Fiction

Aurore PERRAULT
Les parias d'Engelar

Midgard, septembre 2013,
234 p., 13 €

Avant de vous lancer dans la lecture de ce premier roman, commencez simplement par lire à la fin les remerciements que l'auteure adresse à ceux et celles qui l'ont accompagnée. Les lecteurs de romans anglo-saxons lisent, je crois, les remerciements des auteurs. Et la liste des autres écrivains qui ont contribué à la naissance de l'œuvre est parfois significative. Ici en tout cas, elle montre au moins l'humilité de l'auteure, qui sait ce qu'elle doit. Sachant aussi qu'il s'agit d'un premier roman, vous serez plus indulgents.

Engelar est une ville-tour où s'entasse et survit ce qui reste des humains après la grande catastrophe — qui ressemble à une apocalypse nucléaire, sans que l'on en sache plus. La ville est dominée par les prêtres et leur milice qui agissent pour faire respecter le pouvoir du Prophète, un être immortel. La population est soumise et suit fidèlement les rites. Les prêtres ont inventé une machine qui fait perdre l'usage de la langue parlée en vigueur dans la ville à ceux qui ont commis une faute, du genre irrespect. Ces punis deviennent alors des parias, condamnés à vivre dans les bas fonds.

16. *L'esprit du Melkine*, L'Atalante, novembre 2013.

Le roman s'ouvre sur le retour de Kairo, un explorateur parti à l'aventure en quête de terres vivables. Un des parias, Julian, le reconnaît, mais ne peut empêcher qu'il soit arrêté. Julian, qui a laissé dans les étages celle qu'il aime, aidé d'Aimé, un autre paria, veut prendre sa revanche sur les prêtres. Ils seront rejoints par Anton, devenu paria pour avoir séduit la fille du grand prêtre. Julian, ayant découvert les réserves de nourriture et de vêtements que recèle la tour, prépare le départ pour les terres dont Kairo parle avec enthousiasme.

C'est plein de fougue, parfois maladroit, un peu naïf et scolaire, mais cela vous emporte à la vitesse du galop de la marée et grâce aux conseils avisés des premiers lecteurs l'auteure n'oublie rien... Elle glisse les infos en souplesse au bon moment. Et l'ensemble est plaisant même certains lui trouveront un petit goût de déjà lu. On attendra une suite – en deux parties : la longue marche et l'installation – avec une certaine impatience.

—Noé Gaillard

Essai & Roman préhistorique

Eric PINCAS

**Qui a tué
Néandertal ? Enquête
sur la disparition la
plus fascinante de
l'histoire de
l'humanité**

Michallon, octobre 2014,
250 p., 19,50 €

La science-fiction et le roman préhistorique sont cousins. A cause de Rosny aîné, bien entendu, mais aussi tout simplement parce que dans le second aussi, et peut-être davantage encore que fort souvent dans la première, il s'agit bien de conjecture romanesque

rationnelle, d'une fiction extrapolant à partir de données scientifiques (mais assez peu technologiques, il faut certes le reconnaître). Et d'une certaine façon, ici, l'auteur, rédacteur-en-chef d'*Historia* passé pour l'occasion au-delà des franges chronologiques de l'Histoire, retrouve des éléments mis en œuvre par les ancêtres mêmes de la SF, interventions scientifiques explicatives et appel paradoxal à l'irrationnel avec le fil rouge constitué par un chamane sibérien voyageur que des hallucinations méthodiquement provoquées projettent dans le passé – après tout, il me semble que tel autre personnage se retrouva ainsi sur Mars autrefois. Cela pourrait sembler naïf, c'est assez alerte pour fort bien passer. L'essai et la fiction se mêlent, ou plutôt alternent, car après l'ouverture, le premier vient faire (de façon brève et efficace) le point après chacun des chapitres correspondant à la fois à une plongée dans le temps effectuée par le chamane, et assez vite à une des possibilités d'explication de la disparition de l'homme de Neandert(h)al, cousin plus ou moins éloigné et peut-être bien victime de nos ancêtres. On a ainsi une scène de vie quotidienne, chapitre introductif venant après celui non-narratif qui ouvre le volume et amorçant l'idée de rencontre entre représentants de deux branches de l'humanité, puis une rencontre rapprochée – et conduisant à un métissage dont la génétique retrouve des traces, mais tout de même bien diluées, puis des massacres proprement génocidaires mais dont on peut difficilement penser qu'ils furent généralisés de Gibraltar au Proche-Orient, puis encore l'effet de maladies, l'une liée à des pratiques de cannibalisme rituel et à des prions (et tout aussi difficilement généralisables) l'autre, plus plausible à grande échelle, à une rencontre avec des populations immunisées, nos ancêtres, enfin la fuite d'un survivant solitaire, confronté soudain aux peintures rupestres que sa propre culture ignore.

La prudence des explications scientifiques, journalistiquement recueillies

auprès de spécialistes et faisant état de leurs divergences éventuelles, pourra décevoir : elle n'en est pas moins le prix de l'honnêteté et du sérieux. La dislocation des épisodes racontés dans l'espace et dans le temps interdit la continuité romanesque et, quand bien même ils survivent, fait perdre de vue les personnages alors que l'on pouvait commencer à s'y attacher – mais l'amateur de SF serait mal venu de se plaindre d'une juxtaposition de nouvelles permettant de mettre en résonance des espaces différents et de traverser les millénaires. Peut-être se plaindra-t-on davantage de ne guère pouvoir s'accrocher au chamane, trop souvent simple prétexte, restant paradoxalement peut-être plus étranger au lecteur que les hommes préhistoriques supposés pourtant vus à travers ses yeux et son esprit, et pourrait-on rêver d'un traitement plus approfondi à la fois de sa quête inaboutie et de son naufrage final, ou de son entrée dans l'éternité. Mais c'est tout de même couper les cheveux en quatre et chercher à se priver du plaisir de la lecture, même si la fin de chaque épisode laisse un goût de « trop peu ».

Et surtout, du contact entre humanités différentes au thème de « la race qui nous supplantera », il y a là bien de quoi rappeler des choses à l'amateur de SF évoqué plus haut. Même s'il s'irrite devant une pincée de surnaturel et de métaphysique, réputés assurer le liant. La science est bien là, la fiction aussi, même si l'on est juste de l'autre côté des limites du genre.

—Eric Vial

Science Fiction

Akif PIRINÇCI

Félidés

(Felidae)

Seuil, « Points Policiers », 1994,
306 p.

Edition française originale : Métaillé/
Melchior, 1992 ; traduit de l'allemand
par Jean-Marie Argelès

Peut-être est-ce beaucoup préjuger de la patience du rédacteur en chef de KWS, et de celle du lecteur, que de parler d'un ouvrage vieux de plus de vingt ans¹⁷. Mais il ne semble pas en avoir été question en son temps du côté des littératures de l'imaginaire, alors que les raisons pour ce faire abondent, comme on le verra. Et d'autres que le signataire de ces lignes peuvent se trouver dans une heureuse conjoncture, mêlant par exemple passage chez un bouquiniste et demi-journée de vacances quelque peu humide dans une région où c'est pourtant rare – l'extrémité de la Bretagne en l'occurrence.

Le titre ne ment pas, pas plus que la couverture de l'édition poche rencontrée par hasard : il est bien question de chats. L'histoire est même vue et racontée par l'un d'eux, à l'exception partielle de quelques pages du journal d'un humain, mais trouvées et lues par ce narrateur. Ce n'est certes pas vraiment le seul cas de chat policier de la littérature, mais on peut d'ores et déjà plaider la *fantasy* animalière, ou quelque chose s'en rapprochant, d'autant que ce chat parlant et raisonnant est loin d'être seul de son espèce, et qu'une société féline parallèle à la nôtre se dessine, avec assemblées générales et même culte sectaire à base d'électrochocs volontaires. Ladite société coexiste fort bien avec celle des humains, même si certain félin mal embouché

17. Parution originale allemande : Goldmann Verlag, 1989.

professe que ces derniers ne sont que des ouvre-boîtes, et les rapports entre le narrateur et son supposé propriétaire, auteur de textes alimentaires consternants, affligé d'une forte surcharge pondérale et manifestement assez peu adapté à une vie sociale, sont racontés sur un ton qui rappelle un peu P. G. Wodehouse. Mais ils ne sont pas ce qu'il y a de plus important dans le volume.

Reste qu'un déménagement dudit supposé propriétaire amène le narrateur félin dans un immeuble jusque-là abandonné, dans un quartier fait de maisons et de jardins, et que ledit immeuble pourrait relever assez largement du film d'épouvante de vingt-troisième zone. L'odorat félin informe que les lieux ont sans doute abrité des expériences scientifiques non précisées, et on découvre vite qu'il s'agissait d'expérimentations sur des animaux, plus exactement mais l'on pouvait s'y attendre sur des chats, ce qui n'est pas sans lien avec la secte évoquée plus haut même s'il s'agissait plutôt de recherches sur une colle biologique, d'où incisions et amputations – rien de bien réjouissant. L'aspect « polar » reprend le dessus avec quelques cadavres, toujours de chats, à la nuque broyée. D'où enquête menée par le narrateur. Avec l'aide approximative du collègue mal embouché, vieux briscard amputé de sa queue et d'une patte, et d'un alter ego presque vieillard qui se sert avec brio de l'ordinateur personnel de son maître, admirateur de Mendel. Et sans celle du très désagréable caïd local et de ses sbires. En passant par la découverte de catacombes, autre haut-lieu, si l'on peut dire, pour littératures de genre, même si celles-ci sont exclusivement félines. Par des rêves, aussi, qui pourraient donner la clé de l'énigme si le lecteur et le narrateur étaient en état de bien les interpréter quand ils adviennent.

Et le tout pour arriver à cette clé de l'énigme dont l'on dira ici qu'elle relève proprement de la science-fiction, ou pourrait en relever si le projet qui sous-tend les crimes n'était condamné à

avorter. Mais il est bel et bien fondé sur des données scientifiques, et ne vise à rien de moins qu'à la domination sur la planète...

Bref, si c'est un récit policier, bien des éléments le tirent vers les littératures de l'imaginaire. Et si l'on peut trouver tel ou tel élément superflu, tel rebondissement proche du poncif, ou le mélange global discutabile, il y a bien là de quoi justifier une mention dans ces colonnes. Même avec vingt ans de retard.

—Eric Vial

Science Fiction

Frank M. ROBINSON
Destination ténèbres
(The Dark Beyond the Stars)

Folio, « SF » n° 480, mars 2014,
 562 p., catégorie F10

Il se peut sans doute que le premier roman de cet auteur publié en France en Folio, *Le pouvoir* (n° 190), vous soit resté inaperçu. Il ne me semble pas avoir bénéficié à sa sortie d'une publicité notable. Et certains avaient pu le trouver assez plat. Or vous ne devez en aucun cas rater l'édition poche de ce *Destination Ténèbres* même si un coup d'œil au copyright vous indique qu'il date de 1991 en édition originale et de 2011 en version française.

D'une part c'est une preuve de qualité – pour un livre – que de bien vieillir, et d'autre part vous y trouverez au moins deux grands thèmes SF. Le premier est « Sommes-nous seuls dans l'univers ? » Sous-entendu : y a-t-il des extra-terrestres ? Des planètes abritant de la vie ? Imaginez une Terre sur le déclin envoyant dans l'espace un engin explorateur, à la recherche de planètes à

habiter et désireuse de trouver des extras... Avec un système de capsules de survie permettant le renouvellement de l'équipage et un capitaine de navire partagé entre sa mission et son désir. Sa mission : passer la main à un autre capitaine pour revenir vers la Terre ; son désir : continuer à chercher les extra-terrestres, c'est-à-dire faire franchir au vaisseau une zone de « Ténèbres ». C'est bien sûr sans compter sur l'équipage. Le second thème est donc l'Arche stellaire et les problèmes posés par la survie de son équipage. Le vaisseau autosuffisant se dégrade progressivement et l'équipage se partage entre anciens et « nouveaux », entre partisans du capitaine et leurs opposants qui refusent de le suivre dans son délire, d'où mutinerie. Et là plutôt que de penser à *Moby Dick* comme le suggère la quatrième de couverture, on penchera du côté des *Révoltés du Bounty*. Enfin on se refusera à s'abandonner au simple plaisir de la lecture pour aborder un thème sous-jacent et à mon sens récurrent chez cet auteur, celui de l'identité. Le héros ici s'appelle Moineau ; il a perdu la mémoire à la suite d'un accident et il passe beaucoup de temps à essayer de comprendre-découvrir qui il est. Le capitaine, lui, est partagé entre ce qu'il est — un produit de la médecine assigné à une mission — et ce qu'il veut — devenir « lui-même ». Voilà pour l'essentiel, auquel il faut ajouter tout un foisonnement de notions, d'idées, de touches particulières qui rendent ce roman particulièrement riche et dense. On notera par exemple que tous les personnages exceptés les deux capitaines ne portent qu'un seul nom : « Moineau », « Noé », « Tybald » etc... cela traduit le rapport social, et on peut réfléchir au choix de ces prénoms.

Pour finir, et j'espère accroître votre envie de lire ce roman, je me permettrai une citation : « Quand un nouveau-né vous regarde, il semble bien plus vieux qu'il n'est, il semble plein de sagesse, comme s'il connaissait un secret de la première importance. Malheureusement,

lorsqu'il apprend à parler, il a oublié ce qu'il aurait voulu dire après être venu au monde. »

—Noé Gaillard

Essai

**1941-1942 Et si la
France avait continué
la guerre...
Essai d'alternative
historique**

Dirigé par Jacques Sapir, Franck Stora, Loïc Mahé

Tallandier, 2012, 720 p., 26,90 €

Rééd. Tallandier, « Histoire essais »,
2014, 12 €

Suite du volume quasi homonyme, mais concernant 1940, chroniqué dans *KWS* numéro 74. Avec un peu moins de retard pour ce qui est du compte-rendu, et beaucoup moins si l'on se réfère à la récente réédition en format de poche. Cette fois, on va de janvier 1941 à mai 1942, après l'aveu d'une difficulté pour construire une histoire au fur et à mesure que l'on s'éloignait du point de divergence. Ce qui pourra étonner l'amateur de SF, habitué à des conjectures bien plus risquées. Une postface nourrie (une cinquantaine de pages) s'en explique, et explique les options suivies : hypothèses basses en matière économique, attaque allemande contre l'URSS reportée au printemps 42, choix inchangé en revanche des dirigeants japonais. C'est hypothétique (et comment faire autrement ?), mais c'est bien le plus plausible au vu des conditions développées dans le premier volume. Cette même postface reprend les grandes lignes mises au point : développement économique de l'empire colonial, avec ses conséquences sociales, évolution globale de la France vers un capitalisme d'Etat planificateur, dictée

par les besoins de la guerre, importance de l'aide des Etats-Unis et d'autres, mais aussi apports militaires français, développés dans la réalité malgré les doctrines calamiteuses du haut commandement... S'y ajoutent des combats essentiellement en Méditerranée, ce à quoi sont contraints les Alliés par le « Grand Déménagement » français imaginé pour 1940 (et la nécessité d'une attitude offensive), et l'Allemagne qui doit ainsi retarder l'attaque de son objectif essentiel, les grandes plaines russe et ukrainienne, réserve de nourriture et de sources d'énergie. D'où une offensive alliée en Grèce, mais surtout une concentration des attaques, à partir de la Corse et sur l'Italie, dans l'espoir de la faire sortir du conflit, comme dans la réalité mais plus vite, ceci tandis que la menace japonaise se dessine en Orient. L'Allemagne, elle, doit régler les problèmes corse et sarde, et contrôler les Balkans, ce dernier point ne nous éloignant pas vraiment de notre réalité, et étant aussi difficile à réaliser que dans cette dernière, avec pour effet de retarder l'offensive contre l'URSS, plus que dans la réalité (mais aussi de la placer plus tôt dans l'année – l'année suivante). S'y ajoutent aussi l'attitude des pays qui vont très vite entrer en guerre, Japon, Etats-Unis, URSS.

Les données des raisonnements sont très militaires, en termes de production et d'utilisation des armes. Une sorte de *kriegspiel* raconté, avec bien entendu quelques clins d'œil, comme quand le *Casabianca*, dans la réalité le plus connu des rares sous-marins à avoir quitté Toulon et rejoint la France Libre plutôt que de se saborder, coule un cargo japonais bourré d'armes dans le golfe du Siam, avant d'autres faits d'armes ; une affaire d'avion espion allemand intercepté au-dessus de l'URSS renvoie implicitement à l'U2 américain, abattu en 1960 ; Dien Bien Phu fonctionne vraiment en camp retranché et en épine dans le pied de l'ennemi – mais ce dernier, c'est l'armée japonaise occupant l'Indochine ;

Alistair McLean écrit après guerre un roman dont un film à succès est tiré et 1961 et dont le titre est *Les Canons de Limnos*, et non de Navarone. L'actuelle station du métro parisien Bir Hakeim s'appelle Kumanovo, du fait d'une bataille au déroulement assez semblable mais sur un tout autre théâtre d'opérations. Tout cela égaie, d'une certaine façon. J'aurais tendance à considérer que les références politiques aussi. Mais elles sont assez peu nombreuses. Même si on voit naître *Le Monde* en 1942. Même si le maintien d'une autorité française libre fait que la police parisienne se comporte correctement et sabote avec conscience la rafle du Vel d'Hiv. Même si l'immense historien Marc Bloch, résistant fusillé par l'occupant dans la réalité, participe entre autres au débarquement au Pirée avant de publier après guerre un livre intitulé *L'Etrange Victoire*, ce qui renvoie de façon plus que directe à son ouvrage posthume *L'Etrange Défaite*, d'être élu au Collège de France, et de diriger seul la revue des *Annales* à la mort de Lucien Febvre (très corporativement, et ayant quelques préventions de diverses natures sur Febvre¹⁸, j'avoue que j'aurais aimé que les auteurs se risquent à imaginer l'historiographie française animée par un homme de l'envergure et de l'ouverture de Bloch, avec sans doute une école des *Annales* qui aurait ouvert plus de portes et en aurait fermées bien moins). Même si la scène où de Gaulle engueule Mendès France parce que celui-ci s'engage dans

18. Voir par exemple la présentation de la vie, et les œuvres, de sa collaboratrice et maîtresse, intellectuelle remarquable, morte dans un total abandon sous l'occupation (Peter Schöttler (éd.) *Lucie Varga. Les Autorités invisibles*, Paris, Cerf, 1991). Une polémique sur Febvre, les *Annales* et leur évolution par rapport à, l'avant-guerre, du vivant de Bloch, etc. excéderait de loin le cadre de KWS. Et pourrait excéder aussi le lecteur. On n'ironisera qu'à peine sur sa grande thèse consacrée à la Franche Comté espagnole parue en 1911 et réalisée sans une seule des sources espagnoles (étudiées bien plus tard : François Pernot, *La Franche-Comté espagnole. À travers les archives de Simancas, une autre histoire des Franc-Comtois et de leurs relations avec l'Espagne de 1493 à 1678*, Besançon, Presses Universitaires Franc-Comtoises, 2003).

les troupes combattantes est transposée de notre réalité à une autre date et un autre lieu. Même si l'on soupçonne le *Komintern* de ne pas être étranger à l'arrestation de Gabriel Péri par les collaborationnistes. Même s'il aurait été dommage de ne pas rappeler les plus notables de ces derniers. Même si les accointances avec les nazis de Nasser et Sadate sont elles aussi rappelées. Même si l'on voit Tito chercher l'aide des Alliés contre les staliniens de son parti, à un moment où Moscou prône l'attentisme. La liste n'est pas close.

Mais ce ne sont à mon goût que les épices sur le *Kriegspiel*, et en quantité que, de façon purement subjective, je juge insuffisante. Ce dernier est pourtant bien cuisiné. Remarquablement même, sans doute. La question me semble donc de savoir si l'on aime assez ce type de plat principal. Si c'est le cas, on sera satisfait. Et au-delà. On pourra s'en goinfrer. Même sinon, en s'intéressant à cette période de l'histoire, ou aux mécanismes de l'uchronie, on trouvera sa pitance. Mais un peu comme l'orpailleur : il faut bien chercher. Et tant pis si je ne cherche pas à concilier cette dernière image et celle, gastronomique ou tout au moins culinaire, de quelques lignes plus haut : « Vous m'avez compris », comme n'a pas tout à fait dit l'un des principaux protagonistes du livre, et comme il ne l'aurait sans doute pas dit dans l'univers décrit ici et arrêté à ses prémices, où l'histoire de la décolonisation semble devoir s'être déroulée tout autrement, et de façon sans doute plus rapide mais moins insatisfaisante pour tous... encore un de ces points noyés entre des descriptions d'opérations terrestres, aériennes ou maritimes... Mais après tout, ces dernières aussi ont leur public – qui sera, lui, satisfait et en qualité et en quantité.

—Eric Vial

Science Fiction

James SMYTHE
Le Voyageur
(The Explorer)

Bragelonne, avril 2014, 350 p.,
20 €

Il me semble difficile de parler de ce roman sans « spoiler » au-delà de ce qui est décentement admis. Mais je n'ai pas particulièrement envie de m'en excuser – disons-le tout de suite : une relative déception (science-fictionnesque, s'entend ; cela a sans nul doute d'autres qualités) l'explique. Ou simplement une mauvaise humeur, passagère ou pas. Vous voilà donc prévenus et avez deux raisons de passer à la chronique suivante. Afin de vous permettre de gagner encore un peu de temps, signalons que l'on est dans un avenir assez proche, vers 2025 si j'ai bien compté (p. 115), dans un monde peu différent du nôtre fors quelques brouilles techniques du genre faire repousser une dent grâce à une simple injection, ou de « nouvelles plages créées par les inondations » (p. 193), voire le fait qu'il semble possible trouver un « boulot » en Grèce (p. 272) : à ce dernier point près, le dépaysement est tout de même minime.

Et, je peux « y aller » maintenant, aux premières pages on se dit qu'on va avoir affaire à un mixte entre d'un côté *2001*, côté Hal homicide (et aussi côté caissons, ici, de « stase »), et de l'autre les *Dix petits nègres* d'Agatha Christie. Mais à la page 72, et c'est d'une certaine façon à mettre au crédit du roman, tout le monde est mort dans le vaisseau, lequel est allé fort loin (?) dans l'espace. D'où un sentiment de frustration, d'autant qu'on peut avoir cru percevoir quelques menues incohérences, sans qu'il soit possible de savoir si elles sont de conception, de rédaction ou de traduction (ainsi, un astéroïde avec une queue, p. 26, ça devrait peut-être s'appeler une comète...). Des

problèmes de temps qui passe, de réserves, de distances ; plus sérieusement, la nature même de la mission effectuée : aller le plus loin possible droit devant soi et revenir, sans but même symbolique (mais là, c'est sans doute volontaire, voir plus loin), sans non plus d'interrogation sur la façon dont le demi-tour du vaisseau s'effectuera, ou sur la façon dont il pourrait « stopper sa course (...) en cas d'arrêt obligatoire pour vérifier ou réparer quelque chose » (p. 102) : lacune que l'on peut rapprocher d'indications curieuses, comme sauf erreur de lecture cette gravitation qui revient quand on arrête le vaisseau et non l'inverse – sans toujours plus de précision sur ce que peut bien vouloir dire arrêter en l'occurrence – et que l'on fait disparaître en pressant sur un gros bouton vert qui met les propulseurs en marche (accessoirement, il semble que quand les propulseurs fonctionnent, cela fabrique ou recycle de l'oxygène...).

Côté sciences inhumaines, je crains (sans pouvoir en être certain) qu'il y ait à redire ; côté sciences inexactes, à ce moment du récit, ce vol unique sans autre perspective peut chiffonner quelque peu, même totalement sponsorisé et publicitaire, même s'il est répété que la vraie mission est de « donner du rêve » ce qui serait assez louable en soi, organisé qu'il est pour dire qu'on va dans l'espace même si Mars est impraticable – mais pour de très possibles « mauvaises nouvelles concernant les conditions d'atterrissage, l'atmosphère, la température » (p. 116) sur cette planète, il ne me semble pas nécessaire d'attendre une mission non habitée faisant l'aller-retour, et il y a déjà beau temps que des engins automatiques sont envoyés sur la « planète rouge »... Si l'on passe là-dessus (d'autant qu'une petite partie de ce qui vient d'être dit s'explique plus ou moins ensuite), on peut se dire, toujours du côté de la page 72, qu'il a bien fallu que l'auteur trouve quelque chose pour remplir les pages suivantes, et que ce peut être intéressant. De fait, le narrateur, journaliste embarqué dans le but de couvrir l'événement et

dernier à être mort (puisque narrateur) se retrouve à la case départ ou presque. Sans explication d'ailleurs, et on peut soupçonner une contamination par le fantastique. Mais pas dans sa propre peau : en double exemplaire par rapport à lui-même, au membre de l'équipage normal qu'il a été et qui va vivre ce qui vient d'être vécu ; en passager clandestin et pourrait-il sembler en zombie ou mort-vivant aussi, sans doute, au vu des quelques notations sur son état physique dont la propension de ses dents à se déchausser ; à moins que ce soit autre chose. Et il se cache dans la paroi du vaisseau, dans les soutes d'une certaine façon, comme dans un navire à voiles, anachronisme compréhensible pour le récit... sauf qu'il est probable qu'un vaisseau spatial ressemble davantage à un sous-marin... et qu'il n'est pas simple d'y être passager clandestin. Passons. Il s'interdit d'intervenir et quand il enfreint cet interdit, cela ne marche pas, ou pire, cela réalise ce qui s'est déjà passé et qu'il voudrait modifier. D'où rebelote pour ce qui est de l'extermination progressive de l'équipe, avec cependant quelques explications sur les conditions de ces morts, qui n'ont au total rien de mystérieuses. Et on y ajoute des éléments de sa vie antérieure, et de la façon dont il a été sélectionné – histoire de donner de l'épaisseur au personnage selon toute vraisemblance (et moyennant une solide invraisemblance dont on s'aperçoit quand on connaît tardivement – p. 274 – l'issue de ses problèmes avec son épouse, qui ne cadre pas très bien avec ce qui a été dit avant, à croire que l'idée est venue à l'auteur en fin de rédaction et qu'il n'a pas jugé utile de modifier tous les passages antérieurs qui auraient nécessité des retouches) histoire aussi peut-être d'allonger le récit, comme avec l'assez longue description d'une sortie dans l'espace, pas racontée la première fois où elle a été vécue. Accessoirement, et de même que l'accélération de départ supposait la mise en « stase » mais que cela semble inutile lors de la décélération

pour s'arrêter (!) avant de faire demi-tour (!), s'il semble normal que les communications avec la Terre soient rendues impossibles par la distance, puis inversement qu'à peine avant une conversation normale puisse être menée avec le Centre de contrôle sans trop de délais entre questions et réponses, et qu'on est alors au moins à mi chemin du point extrême initialement prévu, on voit la Terre à l'œil nu à peu près comme on voit Vénus ou Mars depuis elle, et qu'on n'est pas au dixième de la distance parcourue par les « meilleures » sondes (p. 336) : je ne suis pas certain que tout ceci soit parfaitement cohérent (même si ça l'est avec la durée de la mission telle qu'annoncée, dans l'hypothèse où la technologie des fusées n'a pas fait de saut spectaculaire).

Rien de ceci n'empêche l'histoire d'être de nouveau fortement relancée par un mystère qui a échappé au narrateur la première fois où il l'a vécu mais qui lui apparaît quand, double de lui-même, il épie sans être vu. Et *spoiler* pour *spoiler*, autant lâcher le morceau : la mission doit échouer « pour que la Terre entière s'unisse dans le désir de savoir où nous avons été, ce que nous avons vu, ce qui nous est arrivé. Notre destin glorieux soudra l'humanité » (p. 226). Disons-le, côté sciences inexactes, comme plus haut, on est en droit d'être un peu sceptique, même sur la base de gens ayant fait deux fois la « une » de *Time* et même si le modèle, ce sont les morts dans la conquête de l'Antarctique, qui sont restés dans toutes les mémoires, avec deux noms cités, dont Oates, dont la réputation universelle... passons... même remarque à propos de l'aviatrice Amelia Earhart, elle aussi citée... Le récit porte sa propre contradiction, et je ne suis pas du tout certain que ce soit volontaire. Et côté sciences inhumaines, l'idée que cela permette de lancer un programme pour un vaisseau capable de rattraper celui de l'expédition afin de ramener les corps des malheureux héros me semble assez peu compatible avec ce que je crois savoir des

lois de la mécanique céleste. Entre les deux, l'idée que se balader dans une région de l'univers finalement assez proche de nous va permettre de « décrypter les mystères de l'espace » (p. 229) pourrait bien relever de ce que les scientifiques, dans leur jargon parfois un peu technique, mais toujours précis, appellent du foutage de gueule. Mais c'en est peut-être effectivement un dans le récit lui-même, et ce serait alors à mettre à son crédit... Le passage de la duplication du temps à une boucle sans fin (et déjà multiple) n'est pas nettement plus convaincante, et le chapitre presque final racontant comment cela aurait pu ou dû se passer si tout s'était bien passé ne me semble pas arriver à relancer l'histoire. Pas plus que la scène finale, entre événement cosmique un peu tardif et redépart probable dans la boucle temporelle...

Bref, tout ceci fait beaucoup de récriminations implicites, même si certaines failles irritantes s'avèrent relever de la réalité de l'histoire. Il faut reconnaître que c'est rondement mené, qu'il y a assez de rebondissements pour tenir en haleine, que ça se laisse tout à fait lire (les gros caractères aident aussi à tourner vite les pages...), mais ça prend tout de même l'eau dès qu'on regarde de près, et les failles justifiées évoquées ci-dessus semblent trop mêlées à d'autres, involontaires elles, pour fonctionner comme elles le devraient. Dommage... A un autre niveau, peut-être n'est-on tout simplement pas tout à fait dans la SF, ou pas dans le cœur de celle-ci, d'où un intérêt plus grand pour le narrateur et sa vie que pour le monde assez sommairement décrit (et encore une fois à peu près indiscernable du nôtre) ou pour les « idées-SF », ce qui ne serait pas un reproche si c'était un tout petit peu mieux ficelé (voir plus haut à propos de la p. 274) ; d'où aussi du fantastique avec le thème du double, avec le retour à la case départ sans justification aucune, et avec une démultiplication implicite de ces retours, et une solide obscurité quant à ce

dont le personnage se rappelle (tout en apparence) et ce qu'il a oublié (pas mal de choses en fait mais on en « spoilera » pas jusqu'au bout).

Il se peut que toutes ces récriminations soient injustes, et que ce livre mérite un contre-compte-rendu par quelqu'un qui l'aura apprécié et saura donner les indications permettant de l'apprécier... Parce qu'il y a effectivement « quelque chose » dans ce livre, même si ce « quelque chose » me glisse sans cesse entre les mains, et se cache derrière des scories.

—Eric Vial

Science Fiction

**Marco TOSO
BORELLA**

***Venezia Impossibile
1989: Il Serenissimo
Principe fa sapere che...***

Supernova, 2006, 196 p., 15 €

(2^e édition avec nouvelles illustrations ;
1^{ère} édition, 2003)

Ce livre fait partie des bizarreries dont j'adore parler dans *KWS*, et pour lesquelles les lecteurs sérieux me maudiront sans doute. Supernova est une maison d'édition vénitienne dont je n'avais pas entendu parler avant de tomber sur ce livre chez un marchand de journaux de Murano. Le titre le dit bien clairement, c'est une uchronie qui appartient au sous-courant des uchronies irrédentistes, celles qui postulent l'indépendance préservée de tel ou tel territoire.

En l'occurrence, il s'agit d'une indépendance retrouvée, Venise s'étant d'abord révoltée contre Napoléon en 1797, ce qui lui permit de rester indépendante à l'intérieur de frontières rétrécies à partir de 1815. Une union en 1910 avec l'Italie

finit par éclater en 1950, et au moment de l'action du roman — 1989 comme l'indique le sous-titre — la Sérénissime vit sous une dictature qui, pour être pittoresque et minuscule, n'en est pas moins impitoyable, avec police politique omniprésente et fréquentes disparitions d'opposants. L'Europe présente par ailleurs le visage que nous lui connaissons : les guerres mondiales ont eu lieu à l'heure dite, ont impliqué les mêmes protagonistes, et eu les mêmes connaissances. En 1989, le Mur de Berlin est en train de s'écrouler...

Le personnage central du livre, Leonardo Rizzi, est justement policier, alors même que son propre père a disparu, victime des sbires du régime. Leonardo essaie de ne pas faire de politique, et n'aurait d'ailleurs pas le temps : sa femme est morte dans un accident depuis plus d'un an, et il s'occupe tout seul de ses deux jeunes garçons, à qui il cache la mort de leur mère avec la complicité téléphonique d'une collègue de travail dont la voix ressemble à celle de la défunte.

La relative tranquillité de Leonardo est anéantie quand un des deux *Capitan Grando de la Sicurezza Publica*, Pericle Lisengrini, lui demande de se consacrer toutes affaires cessantes à une enquête sensible : trois verriers de l'île de Murano ont été assassinés les uns après les autres, après des tortures qui laissent à penser qu'on voulait leur arracher quelque secret.

Plus que dans l'histoire parallèle, nous sommes dans le roman policier, le *giallo* comme on dit en Italie, bascule progressivement du jaune vers le roman noir : certes il y a une enquête policière, mais une enquête qui bouscule l'enquêteur, et le mène à frôler les plus hautes sphères du pouvoir. Et comme, quoiqu'en dise l'auteur (qui sur YouTube, par exemple, se réclame de l'*ucronia*, mais y voit un présent différent plutôt qu'une forme de *fantascienza*), nous sommes en SF, on peut imaginer que le pouvoir en place n'est pas immunisé contre les changements radicaux. Mais le noir est

aussi dans le destin de Leonardo, pris entre sa hiérarchie, sa haine secrète du régime et ses devoirs de père.

L'auteur, Muranien jusqu'au bout des ongles et descendant d'une illustre famille de graveurs sur verre, a illustré lui-même son livre, et l'a doté en annexe de la liste des églises et palais aujourd'hui détruits, mais qui ont survécu dans son présent alternatif et servent de décor à l'intrigue de son roman. Sachant tout cela, on pourrait craindre que le livre soit illisible pour qui n'est pas vénitien, ou obsédé de la Sérénissime. Je vous rassure tout de suite, si les titres, grades et noms d'entités administratives sont donnés dans la langue locale (comme vous avez pu le constater plus haut), le texte est en italien standard, avec un saupoudrage de vénitien dans quelques dialogues, histoire de donner de la couleur locale (quand un mot trop difficile se présente, il est répété en italien). Voici un échantillon de ce que répond un policier local (muranien) à notre enquêteur : « *Mi no ghe credo alla rapina (...). Ghe xe molti paroni de fornace a Muran, ricchi sfondati, questi erano verieri, vetrai.* » (p. 43).

Dans l'ensemble, le livre est plutôt efficacement écrit, il évite les digressions, même s'il peut tomber dans des clichés (« *la sua grassa risata liberatoria che le faceva sobbalzare i seni prosperi* », p. 25 — l'auteur associe plus d'une fois ce verbe aux gémellaires attributs de la gent féminine). L'intrigue policière est honnêtement surprenante, les personnages secondaires occasionnellement attachants, bref, même si ce n'est pas un monument de l'uchronie, c'est un roman agréable et original.

—Pascal J. Thomas

• Une traduction en anglais de ce livre, *Impossible Venice — 1989: The Most Serene Prince Lets It Be Known That...*, due à Colm Ryan, est parue en 2010 chez le même éditeur : <http://www.supernovaedizioni.it/index.php>

Science Fiction

Yana VAGNER

Vongozero

(Vongozero)

Mirobole Éditions, « Horizons Pourpres », septembre 2014, 478 p., 22 €

Une épidémie mortelle frappe la capitale russe. Malgré les paroles rassurantes des autorités, la situation se dégrade rapidement. Pour éviter le chaos, les forces armées soumettent la cité à un confinement total. Anna, qui vit dans la grande banlieue moscovite avec son fils et son compagnon, Sergueï, n'a pas pu venir en aide à sa mère, malade et coincée en ville. Face au fléau qui les menace, Sergueï décide de partir vers un lieu isolé, loin des hommes et de la maladie. Anna, son fils, une famille de voisins, le père, l'ex-femme et le fils de Sergueï partent donc sur les routes. Ensemble, ils fuient le mal et plongent dans l'inconnu au cœur d'un monde qui perd tous ses repères.

Vongozero n'est pas la première œuvre de fiction décrivant le combat de l'humanité contre un virus meurtrier. L'incontournable Stephen King a déjà traité le sujet, avec un brin de manichéisme et de mysticisme, dans son roman-fleuve *Le Fléau* (Alta, 1991). C'est également une thématique qui revient à la mode dans les séries télévisées avec, par exemple, *Helix* (sur SyFy France) et *The Last Ship* (sur M6). Cependant, à l'inverse de ces différentes approches du virus, Yana Vagner ne s'intéresse pas aux conséquences médicales de la maladie. Elle ne délivre pas de détails scabreux sur l'évolution du mal, mais s'interroge, à travers le petit groupe de survivants de *Vongozero*, sur ses conséquences sur la société. La petite dizaine de citoyens russes perd, au fil des kilomètres parcourus et des rencontres faites, son vernis de sociabilité. Ainsi, dès les

premières pages du livre, le simple fait de faire le plein de sa voiture devient une aventure dangereuse. En effet, le seul moyen de survivre au virus semble être de mettre de côté tout bon sentiment et de développer un égoïsme salubre pour le petit groupe, mais certainement pas pour la société et l'Humanité.

Pour réussir ce portrait d'une apocalypse ordinaire, Yana Vagner entraîne ses personnages et ses lecteurs dans un *road movie* à travers le territoire russe, sans utiliser d'effets spectaculaires, ni de grand guignol. Il n'y a donc pas d'hélicoptères chargés de médecins, de soldats en combinaisons de protection ou de malades imitant les zombies des romans d'horreur. Le petit groupe de survivants est composé de personnes tout à fait normales, des gens que l'on pourrait croiser au coin de la rue. Ils se trouvent plongés dans une situation extraordinaire qui les dépasse et qu'ils doivent apprendre à gérer. Ce ne sont pas des super-héros, même pas des héros, mais de simples êtres humains.

Le long voyage vers la terre promise qu'est *Vongozero* est retranscrit du point de vue d'Anna qui nous livre ses espoirs, ses craintes et ses observations. Chacune des rencontres que font Anna et ses compagnons devient un coup de poker, parfois menteur, où la mort peut être au rendez-vous. Le groupe doit faire corps pour affronter les menaces venues de l'extérieur, tandis qu'Anna lutte contre ses propres craintes à commencer par la présence de l'ex-femme de Sergueï qu'elle voit plus comme une rivale que comme une alliée.

Même si la progression vers *Vongozero* est lente et pénible pour Anna et ses compagnons, la lecture de ce roman est, à l'inverse, prenante et plaisante. Après Anna Starobinets (*Je suis la reine* en 2013) et Vladimir Lortchenkov (*Des mille et une façons de quitter la Moldavie* en 2014), Mirobole Éditions poursuit, avec ce premier roman totalement maîtrisé de Yana Vagner, son exploration de la

littérature russe de genre, loin des lieux communs et des effets de mode.

—Philippe Paygnard

Science Fiction/Policier

Per WALHÖÖ

Meurtre au 31^e étage
(Mord på 31:a Våningen)

Payot Rivages, « Rivages/noir »,
2010, 230 p., 8,50 €

Les bouquinistes estivaux facilitent l'exploration des marges de la SF, même si c'est avec retard. Ce roman-ci, dont la version originale date de 1964, a été publié une première fois en français en 1988, au Mascaret, puis en poche, bien plus récemment. Il est dû à un auteur surtout connu pour ses romans policiers écrits en collaboration avec Maj Sjöwall, moins pour ce qu'il a écrit seul, et s'agit officiellement là encore d'un roman policier, mais le début de la quatrième de couverture annonce la couleur : on est « Dans un futur proche ». Si le futur proche en 1964 a de fortes chances d'être devenu un passé pour nous, il ne s'agit pas d'une uchronie... et on peut toujours le lire un demi-siècle bien sonné plus tard comme une anticipation dystopique, peut-être grâce à un certain flou, et quitte à mettre sur le compte de quelque rétro-futurisme l'apparition d'une machine à écrire, outil désormais antédiluvien.

Certaines images pourront paraître étranges, comme celle des grands ensembles largement dépeuplés et tournant à la décharge publique après la résorption d'une crise du logement sans doute comparable à celle connue par la France dans la décennie précédente. D'autres sont sans doute typiquement scandinaves, même s'ils nous parlent aussi — insistance sur les statistiques des suicides (et dans cette sorte de futur antérieur, sur leur maquillage), insistance aussi sur la lutte contre l'alcoolisme (avec

judiciarisation de l'ivresse à domicile, et rééducation à la troisième interpellation, par la médecine et par le travail forcé). Le sujet central, le trait principal de la société décrite, l'est sans doute tout autant, mais peut prendre une dimension plus générale puisqu'il s'agit du consensus par dépolitisation, avec en toile de fond, dans un royaume imprécisé, une union nationale et une entente permanente entre syndicat et patronat, et pour ce qui intéresse directement l'intrigue, une concentration de la presse aux mains d'un groupe unique qui n'entend surtout ni inquiéter ni exciter, mais amuser, faire rêver, et en fait abêtir de façon systématique.

L'aseptisation s'étend à d'autres domaines, dont l'alimentation, avec le choix dans « tous les lieux de restauration publics » entre trois plats chaque jour, « composés par un service spécial du ministère de la Santé » et « préparés par une grande firme d'alimentation », mais l'essentiel pour l'histoire est bien dans la presse. Avec une lettre anonyme déclenchant une alerte à la bombe et une évacuation fort coûteuse de l'immeuble du groupe unique déjà évoqué, une tour de trente étages, plus peut-être celui du titre, d'où une enquête, un coupable trop beau pour être vrai, des pistes, des portraits de personnages, responsables, salariés ou anciens salariés du groupe... Et une fin me semble-t-il assez imprévue, moitié par habileté, moitié par maladresse, tant l'on peut être dubitatif devant la clé de l'énigme en ce qui concerne le 31^e étage¹⁹ et sa « section spéciale ». Mais ce qu'il advient après cette révélation discutable me semble bien plus original.

L'enquête et les portraits sauvent sans doute le propos global. Que l'on peut trouver quelque peu naïf. Voire franchement méprisant pour le public, supposé se satisfaire dans sa totalité de guimauveries existant effectivement, tant à l'époque qu'aujourd'hui, mais qu'on ne voit pas étouffer l'ensemble de la

19. Tant pis si la couverture semble aller jusqu'au 36^e : ce n'est qu'une inadéquation...

production. La vision de la BD, à travers celle décrite quand le policier enquêteur parcourt l'ensemble de la production du groupe et en fournit un panorama désespérant, relève sans doute aussi de ce mépris – et on pourrait s'amuser à imaginer ce que donnerait le même traitement infligé au roman policier. Et la dénonciation d'un mouvement de dépolitisation et de désidéologisation était aussi très en vogue en France à la même époque, c'est-à-dire trois ou quatre ans avant certain mois du printemps 1968 (et revient depuis comme un serpent de mer gros de considérations générationnelles)... Mais toutes ces lamentations peuvent donner au lecteur un sentiment de supériorité aussi agréable que facile. Au total, la partie purement policière a bien vieilli, celle relevant de l'anticipation, assez discrète mais réellement consubstantielle à l'intrigue, certainement moins bien. Mais l'ensemble se laisse tout à fait lire, et un peu plus que ça. Et méritait d'être signalé ici.

—Eric Vial

Science Fiction

John C. WRIGHT
Null-A Continuum

Tor, mai 2008, 318 p., \$ 25.95

Je ne sais pas pour vous, mais je trouve qu'on nous a trop rebattu les oreilles avec la *steampunk*. Alors, dans le grand défilé des nostalgies, en sommes-nous arrivés au temps de l'*atompunk* ?

Le lecteur français connaît John C. Wright par ses œuvres de *fantasy*, ou par sa trilogie de « L'Âge d'Or », au sujet de laquelle son éditeur invoquait déjà A. E. Van Vogt. Il franchit ici une autre étape dans l'admiration de son modèle : donner une suite à la série du « non-A » dudit Van Vogt, dyptique époustouflant (et foutraque) des années 40, malencontreu-

sement étendu aux dimensions d'une trilogie dans les années 80.

Ce n'est pas la première fois qu'un jeune et brillant auteur prolonge une série-phare de l'âge d'or de la SF : Bear ou Benford l'ont fait par exemple pour *Foundation*, ou Stephen Baxter pour Arthur C. Clarke. Mais ceux-là venaient se placer sous l'enseigne d'auteurs devenus des marques aussi connues que lucratives. Je doute fort que Van Vogt bénéficie d'un tel statut, surtout dans sa langue d'origine. Wright, sans doute, a agi par désir de rendre hommage à un écrivain qui l'a marqué dans sa jeunesse — et peut-être de se mesurer à lui dans une bataille d'imagination échevelées.

Nous retrouvons donc Gilbert Gosseyn en villégiature dans la galaxie... Non, je plaisante, ça ne dure pas un paragraphe avant qu'il soit téléporté sur la planète Nirene, où il se retrouve à côté du cadavre calciné de frais de son ami Eldred Crang (l'époux de Patricia Hardie, alias l'Impératrice Reesha, sœur d'Enro le Rouge). Et, bien entendu, les détectives viennent sur le champ l'arrêter comme un coupable tout trouvé — on peut sauver la Galaxie et se rendre coupable d'un bête crime passionnel, après tout ; les soupçons étant exacerbés par le rapport d'un détecteur de mensonge qui décèle des traces de folie dans le cerveau second de l'individu qui lui est présenté...

Si John C. Wright n'écrit pas forcément en scènes de 800 mots comme son modèle, il l'imite pour ce qui est de la frénésie de l'intrigue, qui au moins à chaque chapitre (et on en compte plus de quarante) détaille dans des directions nouvelles et inattendues. Tout résumé serait futile. Disons qu'Enro le Rouge, malgré sa conversion apparente durant *La Fin du non-A*, reprend avec brio son rôle de super-méchant, assisté — ou cornaqué ? — par X, qui est ou n'est pas Lavoisseur, c'est-à-dire Gosseyn lui-même — enfin, une version de Gosseyn, qui tout en étant lui à x exemplaires n'est jamais exactement le même...

Si vous êtes perdu, c'est le but du jeu. Les livres d'origine de Van Vogt n'étaient pas toujours faciles à suivre. Wright l'imite jusque dans les détails qui confèrent un goût suranné d'années 1950 à ses descriptions. Perdu au milieu de la Galaxie, Gosseyn prend le temps de dépenser quelques *cents* pour envoyer une carte postale (il a une bonne raison). Quand il lui faut des composants électroniques pour monter une machine destinée à éliminer une trace d'énergie maléfique dans son système nerveux, il confie un calcul « in the special symbols of Null-A math » à une Machine des Jeux, puis « Gosseyn had a stat-plate print out the equations on a sheet and walked to the nearby tool shop. (...) The young man in a green coat behind the counter listened attentively as he took Gosseyn's order » (p. 296). On se croirait au *general store* dans une bourgade perdue du Midwest — à ceci près que les composants désirés sont réalisés en quelques minutes par « the robotools in the back of the shop ». Wright introduit discrètement l'imprimante 3D dans l'ère de Heinlein et d'Elvis. La plus belle scène reste néanmoins celle où Gosseyn, au téléphone avec Enro (qui, éloigné d'une demi-galaxie, se sert de son talent de vision et lance-flammes à distance), décide de quitter en catimini la pièce où il se trouve tout en laissant bavarder son impitoyable adversaire. Dans ce but, « with his extra brain, he similarized a connection between the phone wire and its wall socket, maintaining the electric flow between the two as unplugged it » (p. 57). Ami lecteur, demeure convenablement ébaubi : au 26^e siècle, il suffit d'avoir un cerveau second et de similariser jusqu'à la vingtième décimale pour inventer le téléphone sans fil... John C. Wright a dû glousser copieusement en écrivant tout cela. *L'atompunk*, ça me plaît bien, finalement.

De façon plus anecdotique, Wright multiplie les références superficielles à d'autres œuvres de Van Vogt, nommant

un vaisseau le *Ultimate Prime*²⁰, un personnage Ptath (lié au Ptath du Livre du même nom), convoquant le nexialisme²¹ parmi les méta-sciences pratiquées par les humains rationnels de la Galaxie (il y a aussi les Callidétiques de Corthid, et les « no-men » d'Accolon, qui me semblent dus à l'imagination de Wright), citant même au passage le *sevagram*...

Mais pour obtenir de nos jours l'effet que Van Vogt pouvait produire en 1950, il faut enchérir sur les enjeux. Ils prennent, à vrai dire, une nouvelle dimension : l'effet-Ombre, qui a détruit toute vie dans la Galaxie voisine (d'où étaient venus les vaisseaux de réfugiés qui ontensemencé toute notre Voie Lactée avec la race humaine) est en train de se répandre dans notre galaxie, d'où toute vie pourrait disparaître. Et Enro est complice des ennemis de la vie. Que faire s'il s'est libéré et maîtrise la technologie de l'Ombre ? Gosseyn n'y va pas par quatre chemins : « Abandon the Milky Way » (p. 84). Heureusement que son entraînement non-A lui permet de garder un calme olympien : « The shock of seeing his world destroyed almost snapped Gosseyn out of the predictive vision he was having, but he steadied himself with a cortical-thalamic pause (...) » (p. 244). Gosseyn se rétablit bien vite, au demeurant. Le vrai combat est cosmologique, et se livre au-delà de l'univers lui-même, sur des échelles de temps et d'espaces inimaginables, depuis les pico-secondes après le Big Bang jusqu'aux époques de la fin de la vie de l'Univers. Van Vogt avait toujours été fasciné par les nombres qui dépassent l'entendement humain — ici, quand Gosseyn veut se mettre à l'abri, il se similarise à 10^{150} années-lumières de la Voie Lactée, largement au-delà de la taille de l'univers. Ce qui s'appelle prendre du champ. Car Gosseyn et l'ennemi ultime de la vie (et même du temps et de la matière), le Ydd, vont se combattre en-

dehors même de l'univers einsteinein. *Null-A Continuum*, ce n'est pas seulement une continuation du Non-A, c'est aussi un livre où se joue le sort du continuum.

John C. Wright est armé pour cet exercice. Ses explications cosmologiques tiennent bien mieux la route que celle de Van Vogt. Elles sont aussi plus longues, et on touche là un des défauts du livre : l'auteur tient à sa logique sans faille, et à l'expliquer. Enfin, sans faille, j'avoue ne pas avoir tout vérifié — il faudrait pour cela lire le roman d'une seule traite, et sans doute procéder à de fréquents retours en arrière dans le texte. J'ai trop la flemme. Et à partir d'un certain nombre d'exemplaires de Gosseyn (et avec le voyage dans le temps, ils sont en nombre illimité), je perds pied.

Finalement, Gosseyn ne peut échapper à lui-même, et se retrouve à la fois dans le rôle de son propre mentor et de son propre pire ennemi — on pense à une version infiniment agrandie, quoique moins truffée de paradoxes, de « Vous tous les zombies » de Robert Heinlein. De quoi conférer au roman une dimension psychologique qui va au-delà de la conception mécaniste de la science de la pensée exprimée par les citations à la Korzybski qui ouvrent chaque chapitre. Gosseyn approfondit sa quête de son identité, et remet en question tous ses souvenirs. Et si le nom de l'ennemi peut se lire « id », ce n'est peut-être pas un hasard.

Il faut bien aussi, au point où nous en sommes, évoquer les rapports de Gosseyn avec la gent féminine, particulièrement étrillée par les deux premiers volumes du non-A. Sauf Reesha, alias Patricia Hardie, qui irradie lors de ses rares apparitions une aura de séduction irrésistible, comme une Lauren Bacall en scaphandre moulant. Mais elle-même fait remarquer sur un ton acide que la dernière fois que Gosseyn l'avait quittée, c'était bâillonnée et attachée à un lit — il était effectivement coutumier de cette méthode lors du

20. Dans une des premières nouvelles de Van Vogt, « Vault of the Beast », il fallait factoriser le plus grand nombre premier (tâche doublement impossible).

21. Introduit à l'origine dans *La Faune de l'espace*.

premier volume de la série. Si Wright ne peut s'empêcher quelques clins d'œil aux années 50 — quand Gosseyn et un détective non-A, Clayton, appellent la *Foundation of Nonlinear Ratiocination* sur la planète Accolon, ils trouvent l'employée qui leur répond plutôt mignonne, et Clayton explique le fait : « “She must have been at least partially trained in their non-linear logic.” The Null-A women of Venus were also particularly attractive due to their training: The male mind subconsciously recognized the aura of success surrounding a good potential mate » (p. 171). Je suis sûr que ça aurait beaucoup plu à John W. Campbell. En réalité, les femmes du *Null-A Continuum* prennent leur revanche, que ce soient les anarchistes de Corthid (au système social tout-à-fait intéressant), les amazones dont Reesha s'entoure un temps, ou même Leej la Prédictrice, séduite et abandonnée dans *Les Joueurs du non-A*, amère, blasée, et clé de l'intrigue dans ce livre-ci. Là aussi, Wright apporte un progrès sur la mouture originale.

Faut-il être un fan un peu intégriste de Van Vogt pour lire ce livre ? Disons que ça aide. Nous aide-t-il à voir les œuvres d'origine sous une lumière nouvelle, plus favorable ? Oui aussi ! Il est trop de suites superfétatoires qui gâchent l'écho magnifique laissées par les œuvres qui les ont suscitées. En revanche, on peut saluer celle-ci, qui prend la suite d'une œuvre peut-être pas si grande — on en a beaucoup discuté, et les défauts de Van Vogt, malgré ses révisions successives, deviennent plus visibles avec les décennies qui passent — et la magnifie astucieusement, et avec humour. Ce livre ne vous giflera pas les neurones comme Van Vogt avait pu le faire, à la bonne époque, et au bon âge (du lecteur), mais il est souvent jubilatoire malgré ses longueurs.

—Pascal J. Thomas